les fêtes révolutionnaires russes entre 1917 et 1920

Des pratiques multiples et une matrice commune

Emilia Koustova

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/8848>

DOI : 10.4000/monderusse.8848

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006

Pagination : 683-714

ISBN : 978-2-7132-2098-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Emilia Koustova, « les fêtes révolutionnaires russes entre 1917 et 1920 », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/4 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8848> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8848>

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_474&ID_ARTICLE=CMR_474_0683

les fêtes révolutionnaires russes entre 1917 et 1920. Des pratiques multiples et une matrice commune

par Emilia KOUSTOVA

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2006/4 - Vol 47

ISSN 1252-6576 | ISBN 9782713220982 | pages 683 à 714

Pour citer cet article :

—Koustova E., les fêtes révolutionnaires russes entre 1917 et 1920. Des pratiques multiples et une matrice commune, *Cahiers du monde russe* 2006/ 4, Vol 47, p. 683-714.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

EMILIA KOUSTOVA

LES FÊTES RÉVOLUTIONNAIRES RUSSES ENTRE 1917 ET 1920

Des pratiques multiples et une matrice commune

Notre connaissance des fêtes révolutionnaires russes vient le plus souvent des images fortes passées à la postérité, images souvent marquées par la présence et l'engagement des grands artistes de l'avant-garde. Il n'est alors pas surprenant que ces expériences artistiques, d'autant plus remarquables qu'elles sont en décalage tout en étant profondément liées au contexte de la guerre civile, ont attiré l'essentiel de l'attention des chercheurs, orientant leurs approches et leurs intérêts. Elles sont ainsi au centre de l'étude passionnante que James von Geldern a consacrée aux célébrations révolutionnaires russes de 1917 à 1920¹. Qu'il s'agisse des arts plastiques qui cherchèrent à investir les rues à travers la décoration festive, ou du théâtre qui tenta de rompre avec les limites de la rampe pour atteindre une fusion entre l'art et la vie dans les mises en scène de masse, organisées notamment à Petrograd à la fin de la guerre civile, ces expériences fournissent aux historiens un riche matériel permettant entre autre de reconstituer la « mythologie révolutionnaire », faite des visions nouvelles de l'histoire, de l'espace et de la société humaine².

1. James von Geldern, *Bolshevik Festivals 1917-1920*, Berkeley: University of California Press, 1993.

2. *Ibid.*; F. C. Corney, *Telling Octobre: Memory and the Making of the Bolshevik Revolution*, Ithaca-London: Cornell UP, 2004; S. Malyševa, *Sovetskaja prazdníčnaja kul'tura v provincii : Prostranstvo, simvoly, istoričeskie mify (1917-1927)*, Kazan: Ruten, 2005.

Pour compléter ce rapide rappel bibliographique, évoquons les recherches consacrées par Richard Stites aux premières fêtes de la Révolution russe, organisées en 1917 et 1918 dans les capitales, avec une attention particulière portée aux positions des dirigeants bolcheviques, aux contributions des artistes et au plan de la propagande monumentale : R. Stites, *Revolutionary Dreams : Utopian Vision and Experimental Life in the Russian Revolution*, New York-Oxford :Oxford University Press, 1989 ; « Festival and Revolution : The Role of Public Spectacle in Russia, 1917-1918 », in J. W. Strong, ed., *Essays on Revolutionary Culture and Stalinism*, Selected Papers from the Third World Congress for Soviet and East European Studies, Columbus

Cependant, ces épisodes ne sont qu'une dimension de la fête révolutionnaire, celle de ses splendeurs, concentrées voire limitées à Petrograd, à Moscou et à quelques autres villes, comme Vitebsk ou Kazan. À côté, et même le plus souvent en lieu et place, une autre dimension existait et de loin dominait, celle de la fête « ordinaire », avec ses bricolages et ses misères, ses trouvailles et ses échecs.

C'est ce « quotidien » des célébrations de la Révolution russe — quotidien prépondérant mais si souvent oublié de l'historiographie — qui constitue l'objet de cet article. Faut-il parler des fêtes au pluriel ou bien évoquer des balbutiements et expériences qui seront peu à peu fondus en un modèle unique, expression ou fruit d'une politique déterminée de célébrations et commémorations ? Sans cette question qui est au cœur de notre analyse, il serait difficile, voire impossible, de dresser un tableau, même mosaïque, qui ait une ambition synthétique et, d'autre part, de concevoir son articulation avec les célébrations « exceptionnelles » évoquées ci-dessous. À l'instar de Mona Ozouf qui posait cette question à propos des célébrations de la Révolution française, nous montrerons que ces fêtes constituaient un kaléidoscope de mises en scène de pratiques qui prenaient le plus souvent leurs sources dans la tradition révolutionnaire et ouvrière, mais exprimaient aussi de façon très riche les incertitudes des acteurs qui mettaient en œuvre ces rituels, acteurs tiraillés entre cet héritage révolutionnaire et leur souhait de faire de la fête l'expression unanime de l'adhésion au nouveau pouvoir, leurs propres représentations et celles des participants aux célébrations. Parallèlement, nous découvrirons avant même toute politique d'harmonisation ou tout simplement, avant toute « politique festive », une relative homogénéité de formes et d'instruments festifs à l'échelle de la Russie toute entière, y compris les villes qui se distinguèrent par des mises en scène spectaculaires ou des programmes festifs particulièrement ambitieux et novateurs.

Cette matrice — qui nous permettra de parler de la « fête révolutionnaire » à l'échelle de la Russie soviétique dans les années de la Révolution et de la guerre civile — s'articulait autour de la manifestation et du meeting, avec éventuellement, un rajout de quelques autres éléments, notamment des « distractions » (spectacles, concerts). Selon un programme de base, l'entrée dans la fête commençait la veille au soir par des meetings et par les réunions solennelles des organismes les plus divers. Le jour de la fête, d'autres meetings avaient lieu à l'intérieur ou en plein air et une manifestation occupait une grande partie de la journée ; au soir de la fête, des

(Ohio): Slavica Publishers, 1990, p. 9-28. Alors que les fêtes et les nouveaux rituels soviétiques créés pendant la NEP ont été plutôt négligés par les chercheurs, — l'article de l'auteur cité ci-dessus est pratiquement le seul qui existe sur le sujet : R. Stites, « Bolshevik Ritual Building in the 1920s », in Sh. Fitzpatrick, A. Rabinowitch, R. Stites, eds., *Russia in the Era of NEP: Explorations in Soviet Society and Culture*, Bloomington: Indiana University Press, 1991, p. 295-309 —, les célébrations staliniennes ont fait l'objet d'études approfondies : K. Petrone, *Life Has Become More Joyous, Comrades: Celebrations in the Time of Stalin*, Bloomington-Indianapolis: Indiana University Press, coll. Indiana-Michigan Series in Russian and East European Studies, 2000, et M. Rolf, « Constructing a Soviet Time: Bolshevik Festivals and Their Rivals during the First Five Years Plan. A Study of the Central Black Earth Region », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, 2000, p. 447-473; *Sovetskij massovyj prazdnik v Voroneže i Central'no-černozemnoj oblasti Rossii (1927—1932)*, Voronež: Izdatel'stvo VGU, 2000; *Das sowjetische Massenfest*, Hamburg : Institut für Sozialforschung, 2006.

distractions étaient organisées dans les clubs, les théâtres, les rues — là où le temps et les ressources le permettaient ; le même jour, des fêtes pour les enfants avaient lieu, ainsi que, parfois, quelques activités exceptionnelles.

La matrice de meeting/manifestation correspondait au modèle révolutionnaire de la célébration qui remontait aux traditions du mouvement ouvrier et révolutionnaire, renforcée et enrichie par Février, et que nous distinguons ici de la célébration soviétique dont l'invention difficile et souvent contradictoire marqua les années vingt. À travers ses origines et ses instruments, le modèle festif révolutionnaire entretenait des liens étroits avec le champ des luttes politiques et sociales. En effet, tout comme les rituels du mouvement ouvrier d'avant la Révolution qui étaient naturellement inscrits dans ces luttes, les fêtes de la Révolution faisaient partie des mobilisations et des différentes formes de participation à la politique. Les formes, mais aussi leur sens, leurs fonctions étaient partagés et, dans les premières années, le meeting et la manifestation festifs continuèrent à représenter, au moins en partie, des moments de communication et de prise de la parole performative, de vote et de mobilisation, des expressions de l'adhésion ou de la contestation.

Nous chercherons donc ici en premier lieu à analyser les différentes composantes, techniques et formes de ces deux éléments essentiels que sont le meeting et la manifestation, pour retrouver leur place et leur sens à l'intérieur de la célébration et pour retracer, dans un second temps, les tensions, les contradictions et les accommodations que provoque et subit la matrice forgée par les luttes révolutionnaires dans le contexte perpétuellement changeant de l'après-Octobre.

Pour ce faire, nous devons nous appuyer essentiellement sur les images que la fête révolutionnaire et ses acteurs ont cherché à (se) donner. Procès-verbaux, programmes et projets des commissions responsables de l'organisation des fêtes à tous les niveaux et, surtout dans les villes de province, la presse centrale ou locale qui publie en abondance les programmes de festivités édités par les organisateurs ainsi que les descriptions rédigées *a posteriori* par les journalistes — les sources ne manquent pas, malgré les limites dues à leur caractère habituellement qualifié d'officiel. Celles-ci ne sont cependant pas infranchissables, grâce, par exemple, aux témoignages personnels dont nous disposons ou encore à la presse d'opposition qui, durant la première moitié de l'année 1918, portait souvent un regard très différent sur les premières célébrations bolcheviques et, surtout, offrait un éclaircissement sur les enjeux et les modalités de leur organisation. Il importe de rappeler par ailleurs que dans les réalités complexes et mouvantes de ces années, la notion et la pratique de l'« officiel » restaient floues et perméables, ce qu'illustrent les célébrations de l'époque.

I. Le meeting : la cellule de la fête révolutionnaire

1.1. Un élément de base, universel, indispensable, omniprésent et parfois unique

Le meeting est sans doute l'élément de base de toute fête bolchevique. Son caractère indispensable tenait à l'union de deux actions : rassembler et véhiculer la

parole. Pas de fête sans rassemblement populaire, pas de rassemblement, aux temps de la Révolution russe, sans prise de parole. Donc, pas de fête sans meeting.

Ceci pouvait être compris littéralement, car le meeting représentait ce *minimum minimorum* de la fête révolutionnaire auquel pouvait se voir réduire la célébration et en-deçà duquel, il n'y avait pas de fête. C'était le risque que couraient les jours du « calendrier rouge » à la campagne. L'organisation d'un meeting devenait pour les acteurs locaux un enjeu majeur et parfois — face à la menace d'échec total — un moyen de dernier recours qui devait permettre à la fête d'exister, du moins dans les rapports. « Aucun travail préparatif parmi les instituteurs et la population n'ayant été fait, il a fallu se limiter à l'organisation d'un meeting... », — écrivait un militant du parti à propos de la Journée de la propagande soviétique qui avait ainsi pu avoir lieu dans un village de la région de Nižnij Novgorod en septembre 1919³. Deux ans plus tard, une commission chargée de l'organisation du 7 novembre dans un autre district de cette région autorisait les organisateurs de la célébration dans les villages à se limiter aux meetings là où il était impossible de faire autre chose, notamment un spectacle⁴.

N'omettons pas de préciser cependant qu'il s'agissait bien de faire quelque chose *en plus* et non pas *au lieu du* meeting. Celui-ci était un élément indispensable, qui permettait à une manifestation culturelle ou autre d'accéder au titre de « célébration révolutionnaire ». Quoi de plus choquant que de constater l'absence de meeting ! Telle fut l'expérience d'un représentant du *gubkom* envoyé dans la ville de Gorbatov (région de Nižnij Novgorod) pour participer à la Journée de la propagande soviétique le 7 octobre 1919. Seul à être venu dans le lieu où était censé se tenir un rassemblement, tout au long de la journée il vit la célébration se réduire à un seul élément — un spectacle. Celui-ci n'étant guère suffisant, il tenta de sauver la situation, mobilisa un autre militant du parti de passage en ville et improvisa un meeting devant le public venu assister au spectacle du soir⁵. Ainsi, un meeting devenait le moyen de corriger une version de la fête erronée ou détournée, de remettre les accents nécessaires, de rétablir le cadre de la fête révolutionnaire.

Le rapport révélateur de cet envoyé nous renseigne sur une autre pratique courante, celle des mobilisations à l'occasion de chaque célébration de toutes les forces disponibles du parti, des syndicats, du Komsomol et d'autres institutions des villes. Leur but était d'envoyer un maximum d'orateurs et de militants dans les villages, afin d'y porter la fête révolutionnaire, de marquer le temps, d'inclure la campagne dans les rites, de *célébrer* — au moins par un meeting. Parfois, ceci

3. Compte rendu des célébrations organisées dans le district de Voskresensk, GOPANO (Gosudarstvennyj obščestvenno-političeskij arhiv Nižegorodskoj oblasti — Archives de l'histoire sociale et politique de la région de Nižnij Novgorod), f. 1, inv. 1, d. 423, f. 5 verso.

4. Procès-verbal de la réunion de la commission chargée de l'organisation du quatrième anniversaire de la révolution d'Octobre dans le district de Vasil'sursk, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 2192, f. 16.

5. Procès-verbaux et matériaux des réunions de l'agit-commission, relatifs à l'organisation du deuxième anniversaire de la révolution d'Octobre, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 409, f. 4.

pouvait même obliger à décaler la célébration dans les villages, la reportant d'un ou deux jours, ce qui ne manquait pas de mettre en question la simultanéité de la fête⁶.

Dans les villes ou dans les villages les plus importants, la célébration incluait d'autres éléments, mais le meeting restait l'une des composantes centrales du programme, prenant la forme de rassemblements en plein air, de meetings en salles ou encore de réunions des membres de diverses organisations. Dans ce domaine, l'omniprésence d'éléments du meeting rend toute classification difficile. Les discours, en effet, n'étaient pas l'apanage des meetings proprement dits. Ils étaient associés à tout élément du programme festif. Les concerts et les spectacles s'ouvraient par des discours, une incinération des insignes de l'Ancien régime devait se terminer par un « meeting improvisé », des orateurs étaient spécialement envoyés dans les fêtes d'enfants⁷. Les exemples pourraient être multipliés à l'infini. Sans courir un risque d'exagération, nous pouvons dire que la fête soviétique ne connaissait pas d'élément de programme qui ne puisse donner (et ne donne) lieu à des discours. Seuls les feux d'artifice contredisaient ce principe. Ce sont eux qui furent bannis en premier lieu, au moment où, en 1919, un régime d'économie et de rigueur particulière cherchait à s'imposer dans la matière festive.

1.2. Les formes du meeting

Dans les multiples occasions où intervenait la parole révolutionnaire, et parmi toutes les formes que pouvait prendre le meeting, nous distinguerons quelques variantes principales. Ainsi, en fonction de l'endroit qui abritait ces cérémonies (et bien qu'en russe, le terme utilisé est toujours le même, *miting*), nous parlerons des rassemblements en plein air et des meetings dans des espaces clos. Dans les deux cas, le meeting pouvait soit représenter un but en soi, c'est-à-dire constituer un élément du programme festif à part, soit faire partie d'une autre cérémonie (ou bien en intégrer une). Ainsi, dans les premières années après la Révolution, nous trouvons le plus souvent des meetings intégrés dans la manifestation, des meetings « couplés » avec un spectacle ou un concert et, enfin, des meetings accompagnant une inauguration (ou un autre événement particulier). Des réunions et des séances solennelles (*toržestvennoe sobranie* ou *zasedanie*) de différents organes du pouvoir, des institutions ou des organisations soviétiques représentaient une autre variation du meeting. Celui-ci pouvait à son tour s'enrichir d'éléments supplémentaires, comme l'hommage aux héros du travail, donnant parfois naissance à des genres

6. Même dans sa version « minimale » (c'est-à-dire, le meeting) et malgré les efforts déployés, l'étendue de la fête soviétique semble assez modeste durant les premières années. D'ailleurs, les appels à inclure la campagne dans les rites, appels qui s'intensifient à partir du début des années vingt semblent témoigner, *a contrario*, de l'importance de sa non-inclusion dans les années antérieures. De la même façon, dans les années précédentes, l'évocation des militants de la ville envoyés à la campagne pour y organiser les célébrations peut être lue comme une avancée, un succès qui, par son caractère plutôt exceptionnel, a attiré l'attention des auteurs des rapports.

7. Ces exemples sont empruntés à la célébration du 7 novembre 1918 à Moscou, (*Pravda*, 242, 9 nov. 1918), mais on en trouve plusieurs autres dans tout programme des fêtes de ces années-là.

nouveaux, tels que la soirée commémorative (*večer vospominanij*), réunion consacrée entièrement ou en partie aux interventions des participants de la Révolution ou de la guerre civile qui partageaient leurs souvenirs avec le public.

Rassemblements en plein air

Le rassemblement en plein air reste la forme de base la plus « naturelle » et, en même temps, souvent la plus difficile à réaliser. Forme la plus simple, à la fois en quelque sorte « embryonnaire » et idéale, en théorie, elle ne nécessitait rien d'autre qu'un espace ouvert et la présence du peuple (comment ne pas penser au rêve de Rousseau, si cher aux organisateurs de célébrations révolutionnaires aussi bien en France que dans la Russie soviétique ?). En l'absence d'espaces clos suffisamment vastes pour accueillir les participants, elle constituait souvent la seule forme possible, la campagne étant confrontée au même problème que les grandes villes. À l'instar des meetings dans des espaces clos qui venaient se greffer sur tout spectacle, concert ou soirée organisés le jour de la fête, le meeting en plein air constituait également un moyen de marquer, de charger de sens tout autre élément de célébration, même celui qui *a priori* ne portait en soi rien de véritablement « révolutionnaire ». Enfin, dans les premières années qui suivent la Révolution, un rassemblement en plein air était partout indispensable et présent dans la mesure où il faisait partie de la manifestation, l'inaugurant, la scandant ou constituant son apogée. Ainsi, une manifestation s'ouvrait par un meeting, ce qui permettait d'attendre l'arrivée de tous les participants et de préparer l'assistance à ce moment solennel qu'était la marche du peuple révolutionnaire. Dans les villes de province, cette marche était souvent interrompue par des arrêts donnant lieu à d'autres meetings, alors qu'à Moscou, les cortèges étaient pressés d'atteindre leur destination principale, la place Rouge, où se tenait un grand rassemblement central⁸.

Qu'il soit ou non un élément de la manifestation, le meeting en plein air connaissait les mêmes limites et contraintes que celle-ci. Pour réussir ce geste d'union, il fallait avant tout, un minimum de participation et d'adhésion des « masses ». Ici, plusieurs facteurs échappaient au contrôle des responsables : ainsi, le mauvais temps menaçait-il constamment le bon déroulement des fêtes, y compris celle du 1^{er} mai. Notons au sujet de cette journée que le changement du calendrier entrepris par les bolcheviks, ne fit qu'empirer les choses : cette fête censément printanière se déroulait désormais deux semaines plus tôt, période à laquelle il n'était pas rare de trouver encore de la neige dans de nombreuses régions de la Russie. À lui seul, le mauvais temps n'explique pas l'absence des masses. Les organisateurs avaient beau faire de leur mieux pour assurer leur présence, leurs moyens d'action étaient limités dans le cas des rassemblements en plein air. Non seulement ils avaient plus de mal à

8. On trouve le même principe d'organisation du cérémoniel dans certaines autres villes russes, comme à Petrograd, où deux modèles coexistent. Ces différents cas de figure sont analysés en détail ci-dessous, dans la partie consacrée aux manifestations.

contrôler les arrivées et les départs, mais aussi, malgré les tentatives de déterminer leurs extrémités, de définir avec précision la composition des cortèges et la disposition des groupes de participants — l'assistance même, le « corps humain » des meetings représentait une masse aux contours flous. Les photos de l'époque rendent bien compte de ces rassemblements au noyau dense et aux abords fluctuants, clair-semés, mal définis⁹. La question plus générale du contrôle se heurtait également à diverses difficultés. Les acteurs et les organisateurs des célébrations soviétiques étaient conscients que les meetings en plein air étaient plus vulnérables aux dangers de détournement et de subversion. Ceci les obligeait parfois à opter pour d'autres solutions comme à Petrograd où, durant les mois particulièrement instables de l'hiver et du printemps 1918, les meetings furent transférés dans des espaces clos¹⁰.

Notons par ailleurs que pour les rassemblements, la question de la présence des masses était probablement plus complexe que dans le cas des manifestations. On devine une contradiction intrinsèque, une sorte de double tension entre l'impératif d'assurer une présence massive, et d'autre part, le risque sous-jacent de ne plus pouvoir véhiculer la parole et communiquer efficacement en cas de succès et de grande affluence. Il convient de souligner à ce propos la primauté de la parole dans ce type de meetings qui correspondait aux premières années de la Révolution. En effet, si les populations étaient réunies lors d'un rassemblement central, c'était bien pour écouter (et entendre !) les discours, pour ouvrir leurs ouïes et leurs âmes à la parole révolutionnaire, pour se laisser persuader et transformer dans le creuset du verbe. Pour répondre à cet impératif de communication et atteindre toute l'assistance par la parole, les organisateurs de grands rassemblements étaient prêts à sacrifier l'unité du rite et de l'espace en dispersant les participants autour de centres et d'actes multiples. Ainsi en 1918 et 1919 à Moscou, les rassemblements centraux se caractérisaient par leur polycentrisme : « Des tribunes grandes et petites sont dispersées partout sur la place. Sur chacune, les orateurs se succèdent, et autour de chacune, il y a un auditoire attentif »¹¹. Puisqu'observer le chef de loin ne suffit pas à cette époque, Lénine lui-même se déplace entre les tribunes, multipliant les discours et cherchant ainsi à porter sa parole à tous et chacun sans exclusion :

Le camarade Lénine parle en premier. Passant d'une tribune à l'autre, il tient sur chacune un court discours consacré à la fête du 1^{er} mai [...] En même temps, d'autres orateurs bien connus du prolétariat russe interviennent sur d'autres tribunes. [...] L'assistance écoute avec beaucoup d'attention et de concentration. [...] Tantôt d'un coin de la place, tantôt d'un autre, les applaudissements retentissants viennent couvrir les discours des orateurs.¹²

9. Plusieurs témoignages photographiques de ce type peuvent être trouvés parmi les matériaux d'archives publiés dans : V. P. Tolstoj, éd., *Agitacionno-massovoe iskusstvo : Oformlenie prazdnestv (1917-1932)* [Art de la propagande de masse. Décoration des fêtes], vol. 2, M. : Iskusstvo, 1984.

10. Pour plus de détails sur cet épisode, voir : E. Koustova, « De la 'fête partisane' à la 'fête d'État' : Célébrations et rituels révolutionnaires au lendemain d'Octobre », *Mouvement social*, n° 212, juillet-septembre 2005, p. 67.

11. *Izvestija VCIK*, 93, 3 mai 1919.

12. *Pravda*, 93, 3 mai 1919.

Pour mieux comprendre cette particularité des premiers grands rassemblements, il est utile de suivre leur développement ultérieur. Leurs formes subirent des changements importants liés à l'augmentation du nombre de participants, mais aussi à l'évolution du sens et des fonctions des rassemblements festifs. Au moment de rétablir la tradition de la grande manifestation générale après la période de « disgrâce » qu'elle avait connue en 1920 et 1921, à l'instar du rassemblement central, le choix fut fait à Moscou de remplacer l'ancien meeting « polycentrique » par un rite de passage des manifestants devant la tribune centrale d'où les dirigeants de l'État et du Parti ainsi que les invités échangeaient des salutations avec les participants de cortèges¹³. Ainsi la parole céda-t-elle la place à un geste, certes fortement symbolique, et la communication bien réelle était-elle substituée par une mise en scène de celle-ci.

Meetings et réunions dans les espaces clos

Méthodes de mobilisation

Compte tenu des contraintes qui pesaient sur les rassemblements en plein air, il n'est pas étonnant de voir que, quand ils n'étaient pas liés à la manifestation ou à une autre cérémonie se déroulant dans la rue (plantation d'arbres, inauguration de monuments, etc.), les meetings étaient souvent transférés dans les espaces clos, les clubs ouvriers, les écoles, les usines. Les avantages de ce type de rassemblements étaient multiples : ils facilitaient le contrôle général du déroulement du meeting et permettaient aussi de garantir la présence tout en filtrant l'accès. La mobilisation des participants était d'autant plus aisée que souvent il s'agissait des réunions du personnel dans les entreprises où toutes sortes d'incitations et de contraintes étaient pratiquées. Le témoignage d'un fonctionnaire moscovite rend compte des méthodes de la mobilisation des « masses », aussi bien que de la fréquence de ces actions de propagande :

On nous fait violence avec ces meetings, ces réunions de fractions, tous portant la mention « présence obligatoire ». Tu cours à la maison, sans avoir mangé de la journée, et... la porte de sortie est fermée, avec un gardien à côté...¹⁴

Il est vrai que ce récit se réfère aux meetings en général, pas nécessairement festifs, mais nous aurons encore l'occasion de constater que, surtout dans les petites et

13. Procès-verbal n° 6 de la Commission d'Octobre de Moscou, 1923, RGASPI (Rossijskij gosudarstvennyj arhiv social'no-političeskoj istorii — Archives d'État de Russie de l'histoire socio-politique), f. 17, inv. 60, d. 613.

14. N. P. Okunev, *Dnevnik moskviča* (Journal d'un Moscovite), vol. 1 : 1917-1920, M. : Voenizdat, 1997, p. 252, 253.

Sur les contraintes et les méthodes d'organisation des réunions dans le cadre de la campagne électorale en décembre 1918 à Petrograd, voir A. N. Čistikov, « U kormila vlasti » [Aux commandes de la ville], in V. Šiškin, éd., *Petrograd na perelome epoch : Gorod i ego žiteli v gody revoljucii i graždanskoj vojny* [Petrograd à la charnière de deux époques : La ville et ses habitants pendant la Révolution et la guerre civile], SPb. : D. Bulanin, 2000, p. 22.

moyennes villes de province, les employés (avec les élèves des écoles et les membres du Parti et des soviets locaux) constituaient l'un des principaux contingents de participants aux meetings et aux manifestations festives. Ce constat nous laisse deviner, sinon observer directement, les méthodes utilisées pour assurer cette présence.

Si les employés, les membres de différentes organisations ou encore les ouvriers représentaient les catégories les plus sollicitées, personne ne pouvait se croire réellement à l'abri des meetings. Non seulement ils étaient prévus comme un pendant à la plupart des éléments du programme festif, y compris des distractions, mais il n'était pas rare non plus de voir les discours surgir de façon improvisée et inattendue, en s'imposant ainsi au public :

l'attitude de la population étant passive, on s'est trouvé dans l'obligation d'utiliser le rassemblement en vue d'un spectacle, pour présenter auparavant le rôle de la propagande soviétique et l'actualité [politique].¹⁵

Une autre histoire évoquée plus haut permet de juger de l'envergure, voire de la démesure que pouvait revêtir ce phénomène de « détournement propagandiste » des distractions : les habitants d'une petite ville de la région de Nižnij Novgorod venus le jour de la fête assister à un spectacle, se trouvèrent pris dans un « piège » par un propagandiste de passage qui fit retarder le début du spectacle pour improviser un discours de deux (!) heures avant de passer la parole à son collègue...¹⁶ Il n'y a pas besoin d'avoir une imagination particulièrement vive pour deviner les sentiments du « public paresseux de la ville de Gorbatoŭ » (épithète employé par le propagandiste) qui ne put voir le spectacle qu'après avoir supporté plusieurs heures de discours !

Les réunions et les séances solennelles : vers une fête qui sépare

Nous ne pouvons pas savoir si, dans les cas décrits, plus haut l'attraction des spectacles annoncés (qui représentaient sans doute un événement apprécié, car plutôt rare dans le contexte de pénurie de la vie culturelle en province) était suffisante pour retenir le public, ou bien, d'autres méthodes, telles que les portes fermées, furent utilisées. Il arrivait cependant que les portes fussent fermées, non pas pour retenir à l'intérieur, mais pour ne pas laisser pénétrer, les meetings dans les espaces clos permettant de contrôler et, le cas échéant, de limiter l'accès du public à la réunion. En effet, si un rassemblement en plein air mettait en scène l'unité¹⁷ et si les

15. Compte rendu des célébrations organisées dans le district de Voskresensk, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 423, f. 5 verso).

16. Procès-verbaux et matériaux des réunions de l'agit-commission, relatifs à l'organisation du deuxième anniversaire de la révolution d'Octobre, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 409, f. 4).

17. Très tôt, à côté du discours « de classe », qui dénonçait les ennemis intérieurs et les « éléments étrangers » et appelait à leur exclusion de la fête révolutionnaire, on trouvait une aspiration à créer une image de l'*union* du peuple dans les festivités. Une telle recherche de l'union était présente, notamment dans les descriptions des fêtes dans les journaux qui, tout en

meetings, souvent obligatoires, cherchaient à embrasser des couches plus larges de la population et les inclure dans les rites révolutionnaires, il y avait également place dans la fête révolutionnaire soviétique pour des divisions et des ségrégations, mettant en scène des hiérarchies de valeurs et de catégories sociales.

De telles mises en scène ont souvent pris la forme de meetings et de réunions réservés aux « initiés ». Ces derniers pouvaient être compris assez largement, comme, par exemple, dans les meetings organisés par le Comité du Parti de Moscou à l'occasion du premier anniversaire de l'Armée rouge. L'accès y était réservé aux ouvriers, aux membres du Parti, des syndicats et « des autres organisations soviétiques », l'entrée s'effectuant après un contrôle de la carte de membre des organisations correspondantes¹⁸. Cette « promotion » était peut-être minimale, mais elle désignait clairement les catégories de la population auxquelles le pouvoir s'adressait en premier lieu, celles dont il escomptait le soutien et dont il valorisait l'image. C'était, si l'on voulait utiliser le vocabulaire de l'époque, des *tovarišči* [camarades] distingués — dans les discours, mais aussi dans les rites — des *graždane* [citoyens]¹⁹.

Même à ce niveau minimal, les divisions pouvaient être importantes et très visibles quand il s'agissait de communautés plus petites ou de programmes de célébrations davantage marqués par une telle division. Ainsi, dans un village, la commémoration du 9 janvier 1919 donna lieu à deux meetings distincts. Le premier se déroula dans le club du Parti, rassemblant des ouvriers et des membres du Parti. Les participants formèrent ensuite une manifestation qui traversa le village pour aboutir à la place du marché. Là-bas, un deuxième meeting se tint, avec un discours sur le même sujet, mais adressé à un public majoritairement paysan²⁰.

parlant d'une fête ouvrière, s'empressaient à noter la présence des « autres », comme celle des cadres, des « mademoiselles au chapeau », voir *Pravda*, 242, 9 nov. et 250, 19 nov. 1918. Quelques gestes des organisateurs témoignaient également de la volonté d'élargir le cadre de la « fête de classe » et de mettre en scène une union. Ainsi, pour le 7 novembre 1918, à Moscou, on se préparait à distribuer un repas à tous les habitants de la ville, *Severnaja Kommuna*, 140, 26 oct. 1918 ; à Petrograd, les « bourgeois » mobilisés aux travaux n'ont pas travaillé le jour de la fête, mais ont eu droit à un rationnement de la catégorie de travailleurs, *Severnaja Kommuna*, 154, 15 nov. 1918. En province, on allait jusqu'à libérer dans un geste conciliatoire trois « ennemis politiques, des conspirateurs contre le pouvoir soviétique » de la prison ou à faire marcher parmi les manifestants une colonne de détenus, accompagnés de leurs gardes, le 1^{er} mai 1918 à Zubcov, GARF (Gosudarstvennyj arhiv Rossijskoj Federacii — Archives d'État de la Fédération de Russie), f. 393, inv. 2, d. 93, f. 296 ; le 7 novembre 1919, à Sergač, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 426).

18. *Pravda*, 39, 20 févr. 1919.

19. Dans les discours adressés aux masses à l'occasion des fêtes, on trouve souvent l'invocation « camarades et citoyens ». Sur la signification de *camarades* comme *citoyens actifs* ou *citoyens de la première catégorie*, voir B. I. Kolonickij, *Simvolj vlasti i bor'ba za vlast': k izučeniju političeskoj kul'tury rossijskoj revoljucii 1917 goda* [Symboles du pouvoir et lutte pour le pouvoir : Pour une étude de la culture politique de la Révolution russe de 1917], SPb. : D. Bulanin, 2001, p. 312.

20. Note sur le déroulement de la journée de deuil et de commémoration des premières victimes de la Révolution russe et de la future Révolution mondiale, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 441, f. 25.

Il faudrait cependant nuancer cette vision. La participation aux célébrations représentait-elle un privilège ou plutôt une obligation ? Les rituels révolutionnaires étaient-ils destinés avant tout aux initiés ou bien visaient-ils un public très large ? Dans ce domaine, les ambiguïtés n'étaient pas rares. Si les organisateurs des célébrations dans les grandes villes semblent être plus clairs et catégoriques dans leurs visées (à en juger, par exemple, par les annonces de réunions publiées dans les journaux centraux, qui précisaient avec soin les catégories de population concernées), leurs collègues travaillant à une échelle plus petite, notamment en province, oscillaient entre plusieurs contraintes, tendances et choix possibles : avant tout, l'impératif d'assurer une participation (d'où la présence obligatoire des militants) ou l'ambition d'ouvrir la cérémonie à tout le monde (pour embrasser les couches plus larges ou pour remplir tout simplement la salle), la crainte de ne pas avoir assez de place et de moyens (ce qui obligeait de nouveau à définir les catégories privilégiées) ou la volonté explicite de ne s'adresser qu'à des groupes particuliers, le besoin de construire des hiérarchies au sein de la société ou enfin, la recherche d'un « entre soi » des militants. Cette hésitation était parfois explicite, comme dans ce plan de la célébration du 7 novembre 1921 dans le district de Lukojanovsk (région de Nižnij Novgorod), qui prévoyait d'organiser la veille une soirée de commémoration « avec présence obligatoire des membres du RKPb, du komsomol, du syndicat, des travailleurs de l'éducation et de la culture socialiste et, si la salle le permet, des citoyens »²¹. Ces doutes témoignaient non seulement d'une contradiction entre la volonté de promotion et l'aspiration à l'inclusion massive, d'une tension entre les ambitions et les possibilités, mais également de la difficulté qu'éprouvaient les propagandistes soviétiques dans ces premières années, à évaluer l'attractivité de leurs actions pour les « masses », difficulté qui les obligeait souvent à travailler à tâtons.

D'autres cérémonies étaient marquées davantage par la volonté de distinguer, de « mettre à part », de promouvoir. Un type particulier de réunions se démarqua très tôt pour se développer plus tard en un véritable rituel. Dans toutes les villes, la veille ou le jour de la fête, une *séance solennelle* rassemblait les membres du soviet et du comité du Parti locaux, avec la participation des représentants de l'Armée, des syndicats et de quelques autres organisations. Dans cette réunion, comme partout, les discours alternaient avec l'Internationale et des hymnes funèbres, puis la séance adoptait une résolution. Là où les moyens le permettaient, la réunion se concluait par un concert, voire par un dîner pour les invités²². Pour les contemporains, c'était, par ailleurs, ce dernier élément qui représentait le signe le plus visible et le plus provocateur de la mise en place des nouvelles hiérarchies. Des repas copieux et des distributions de cadeaux aux représentants des nouvelles élites (ou de tous ceux que

21. Rapport de la Section d'agitation et de propagande du district de Lukojanovsk (région de Nižnij Novgorod), GOPANO, f.1, inv. 1, d. 2192, p. 32.

22. Procès-verbal de la séance solennelle tenue à Voronež le 7 novembre 1918, GARF, f. 393, inv. 5, d. 75, f. 103-105 ; « Ceremonial prazdnovanija godovšiny Oktjabr'skoj revoljucii » [Cérémonial de la célébration de l'anniversaire de la révolution d'Octobre], *Severnaja Kommuna*, 149, 6 nov. 1918.

l'on s'apprêtait à considérer comme tels), organisés à l'occasion des fêtes, allaient nourrir des rumeurs et provoquer nombre de dénonciations venues des « masses », mais aussi parfois des « élites » elles-mêmes. Dans ces critiques, on trouve des éléments similaires, à savoir une mention des « rumeurs » courantes à propos de telles pratiques, puis la condamnation de ces dernières et parfois une analogie avec les privilèges et les rites de l'Ancien régime²³. Ceci n'était que l'une des expressions d'un conflit plus général entre les aspirations égalitaristes d'une révolution sociale et les tendances contraires présentes dès les premiers jours après Octobre²⁴.

Ces réunions par définition sélectives pouvaient néanmoins elles aussi s'ouvrir à des couches plus larges de population. Ainsi, au début des années vingt, une nouvelle tendance semble être née. Au moment où les consignes de développer un « caractère de masse » des célébrations et d'y inclure la campagne étaient répétées à tous les niveaux, des cas d'invitation des représentants des « masses de sans-parti » aux séances solennelles des organes du Parti et de l'État se multipliaient²⁵. Une étude approfondie des fêtes des années vingt pourra aider à comprendre s'il s'agissait d'un scénario totalement nouveau ou si les séances solennelles servaient toujours à structurer la société et à construire des hiérarchies, mais d'une façon plus fine et mieux adaptée au nouveau contexte de la NEP.

23. Okunev, *Dnevnik*..., p. 248 ; rapport du responsable de la célébration du 7 novembre 1919 à Nižnij Novgorod, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 358, f. 65 ; « Meloči žizni » [Les bagatelles de la vie], *Pravda*, 51, 6 mars 1919 ; une « lettre au pouvoir », citée par : A. Ja. Livšin, I. B. Orlov, « Revoljucija i spravedlivost' : posleoktjabr'skie 'pis'ma vo vlast'' » [La Révolution et la justice : les 'lettres au pouvoir' après Octobre], in S. V. Tjutjukin, éd., *Oktjabr'skaja revoljucija: ot novyh istočnikov k novomu osmysleniju* [Révolution d'Octobre: des sources nouvelles vers une interprétation nouvelle], M. : IRI RAN, 1998, p. 262.

24. Un élément pour la compréhension de ce conflit est fourni par l'ouvrage de Tamara Kondratieva qui analyse notamment la mise en place d'une hiérarchie soviétique de la consommation. Elle s'intéresse cependant davantage aux pratiques quotidiennes de cette dernière, plutôt qu'aux rites « exceptionnels », liés par exemple aux fêtes. T. Kondratieva, *Gouverner et nourrir : Du pouvoir en Russie (XVI^e-XX^e siècles)*, P. : Éd. des Belles lettres, 2002). Voir également l'article cité dans la note précédente.

25. Ainsi, pour le 7 novembre 1921 à Nižnij Novgorod, la commission d'Octobre prévoyait d'organiser « [...] la veille à Sormovo et à Kanavino, des séances solennelles des soviets avec les représentants des masses de sans-parti : souvenirs des participants de la Révolution, [lecture] de poésies et de récits sur la Révolution. La même chose en ville [de Nižnij Novgorod], au théâtre de la ville. Avant la séance, des petites réunions dans les usines, avec l'invitation des sans-parti », GOPANO, f. 1, inv. 1 ; d. 2184, f. 8. Pour les orientations de la politique festive au niveau général, voir notamment la circulaire du CC RKPb relative à la célébration du 1^{er} mai 1921, *Pravda*, 76, 9 avril 1920 ; Procès-verbal n°80 du Présidium du VCSPS relatif à la célébration du 1^{er} mai 1921, RGASPI, f. 17, inv. 60, d. 44, f. 34 ; Circulaire de la Commission centrale panrusse d'Octobre relative à la célébration du IV^e anniversaire de la révolution d'Octobre, *Izvestija CK RKPb*, 33, oct. 1921 ; Circulaire du VCSPS relatif à la célébration du 7 novembre 1921, GARF, f. 5451, inv. 5, d. 615, f. 12.

1.3. Les gestes du meeting et la parole

Rituels et mise en scène :

pauvreté, caractère quotidien, effacement derrière la parole ?

Il semblerait logique de s'arrêter maintenant en détail sur le déroulement des meetings festifs, décrivant notamment leurs gestes et leurs mises en scène, cherchant à discerner les différences entre les principaux types de rassemblements évoqués ci-dessus et à reconstituer l'évolution de leurs programmes durant les premières années. Cette tâche, à première vue banale, s'avère en réalité difficile. Force est de constater que la plupart du temps, nos sources, souvent bavardes par ailleurs, passent ce sujet sous silence. Ceci est vrai autant pour les rassemblements festifs que pour le cadre plus général des meetings et des réunions « de tous les jours ». Si nous trouvons des informations sur les rassemblements exceptionnels, ceux auxquels par exemple participaient les chefs et les grands orateurs du parti bolchevique (Lenin, Trotskij, Lunačarskij, Kollontaj, Volodarskij)²⁶, les descriptions des meetings « ordinaires » (festifs ou pas) sont beaucoup plus rares et laconiques.

Le caractère banal ou habituel du geste et de la situation que représentait le meeting dans la Russie révolutionnaire peut en partie expliquer ce vide. Peu de choses en effet distinguaient les rassemblements festifs des simples meetings alors que ceux-ci, depuis Février, étaient devenus un élément de la vie quotidienne, au moins pour certaines catégories de la population urbaine, notamment pour les ouvriers.

Un autre élément d'explication se trouve dans le caractère de ces descriptions qui sont orientées vers un aspect particulier. En effet, qu'il s'agisse des programmes de réunions, de leurs procès-verbaux ou des rapports rédigés *a posteriori*, les auteurs de ces descriptions s'intéressaient en premier lieu au *contenu* de la communication, à ce qui était dit et non pas à la mise en scène de la communication ou aux gestes qui l'accompagnaient. Ainsi, par exemple, le procès-verbal d'une séance solennelle présente en général le contenu des discours, prenant le soin de nommer les intervenants et leur appartenance institutionnelle, mais, tout en faisant parfois part des réactions de l'assistance ou évoquant d'autres points, il passe sous silence la mise en scène et la gestuelle. Ces descriptions permettent cependant de reconstruire un « canevas » général : l'*Internationale* qui ouvrait et clôturait la réunion, puis les discours qui se succédaient, alternant parfois avec d'autres chansons révolutionnaires ou un hymne funèbre et une minute de silence en mémoire des camarades morts pour la Révolution (cérémonie qui n'était pas réservée uniquement aux célébrations explicitement commémoratives, comme le Dimanche rouge, mais qui pouvait être présente à d'autres occasions, les fêtes soviétiques étant fortement marquées par le thème commémoratif). L'évocation fréquente du vote des résolutions et, surtout, leurs textes, conservés en masse dans les archives,

26. Voir, par exemple, les descriptions du 7 novembre 1918 à Moscou (*Pravda*, 242, 9 nov. 1918) et à Petrograd (*Severnaja Kommuna*, 151, 12 nov. 1918) ou celle du 1^{er} mai 1919 à Moscou (*Pravda*, 93, 3 mai 1919).

témoignent de la forte présence de cet élément, sans que dans la plupart des cas, nous possédions pour autant des détails sur la procédure de leur adoption²⁷.

Les silences de nos sources peuvent ainsi être parlants en soi, faisant ressortir la primauté de la parole face au geste. L'hypothèse de la priorité accordée à la communication verbale par les acteurs (organiseurs et participants) et par les témoins des rassemblements festifs se confirme à l'étude des critiques formulées par les propagandistes à l'égard des meetings au début des années vingt, moment qui peut être caractérisé comme celui de la crise du modèle de la propagande et des fêtes issu de la Révolution. Parmi les quatorze (!) principaux défauts des meetings soviétiques évoqués par V. A. Nevskij, professionnel de la propagande soviétique, treize portent sur le contenu des discours (utilisation abusive des clichés ; langue incompréhensible ; absence de logique dans les propos ; manque de conviction chez les orateurs eux-mêmes ; leur faible niveau culturel ; « louanges sans limites » aux autorités ; « exagérations », voire déformations dans la présentation des faits ; caractère trop abstrait et général des thèmes choisis ; manque de liens avec les objectifs politiques concrets, etc.). La seule critique qui concerne la « forme », constate justement la pauvreté de celle-ci et l'incapacité des organisateurs à

« rendre plus vivants » les meetings, leur donner des formes nouvelles, abandonner le modèle de discours propagandistes « nus » pour emprunter des voies nouvelles (meetings-concerts, meetings-mises en scène, meetings-discussions, etc.)...²⁸

La question de « voies nouvelles » pour les fêtes soviétiques se posera avec force au début des années vingt. Jusque-là, les critiques de ce type étaient extrêmement rares, voire inexistantes (la synthèse de V. Nevskij, par exemple, fut publiée en 1925, même si elle correspondait aux cours que son auteur avait animés auparavant à l'Université communiste des travailleurs de l'Orient). Avant 1920-1921, la pauvreté formelle des meetings et la prédominance de la parole « nue » — pour reprendre l'expression de V. Nevskij — ne semblaient pas poser de problème, car elles correspondaient à une sorte de consensus autour de la place, du sens et des fonctions des rassemblements et de la fête en général.

Résolutions

De nombreux rapports rédigés par les organisateurs des célébrations mentionnent les résolutions adoptées à l'issue des meetings et des réunions. Les textes de ces résolutions sont d'ailleurs souvent envoyés en pièce jointe, tel un compte rendu du

27. Dans les archives du Parti de Nižnij Novgorod, les résolutions et les procès-verbaux des meetings (festifs ou autres) sont souvent regroupés dans des dossiers spéciaux, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 134 (1918) ; f. 1, inv. 1, d. 428, 441, 443 (1919).

28. V. A. Nevskij, *Massovaja političesko-prosvetitel'naja rabota revoliucionnyh let: Kritičeskij obzor važnejših form agitacii i propagandy* [Le travail de l'éducation politique de masse des années de la Révolution: Aperçu critique des principales formes de l'agitation et de la propagande], M.-L.: Gudok, 1925, p. 11.

travail réalisé, une sorte de preuve de l'existence réelle des fêtes et une illustration de l'état d'esprit des populations. Il serait cependant erroné de conclure d'emblée — se fondant sur leur adoption unanime (évoquée fréquemment dans les rapports) ou sur les expressions du soutien inconditionné au pouvoir bolchevique (rédigées dans les meilleures traditions de la langue de bois) dont elles abondent — sur leur caractère d'une pure formalité imposée d'en haut. Même si dans la tradition du mouvement ouvrier occidental, l'adoption des résolutions, comme quelques autres procédures de réunions, n'était guère exempte d'un « formalisme » comme but en soi²⁹, et que ce caractère formel — la conformité à des strictes règles dont l'un des principaux objectifs est de prévenir tout risque de détournement et de déviation — deviendra par la suite l'un des traits distinctifs de la culture politique soviétique, ceci ne doit pas nous faire perdre de vue l'aspect effectif, pragmatique, performatif que pouvaient comporter les résolutions. Durant les premières années de la Révolution, ce geste pouvait représenter une forme de communication et de prise de parole, de mobilisation et d'engagement, de participation au politique et de contestation. Ce caractère était évidemment le plus prononcé dans le cas des résolutions adoptées lors des meetings de grévistes ou dans le cadre d'autres manifestations de mécontentements ou de mouvements contestataires, mais il n'était guère absent des résolutions issues des rassemblements festifs. D'ailleurs, ceci ne doit pas surprendre, étant donné la place qu'occupaient les célébrations et le sens qu'elles avaient dans les luttes politiques et sociales de ces années-là.

Ainsi, en 1917 et 1918, en présence de différentes forces politiques concurrentes ou opposées aux bolcheviks, l'adoption de telle ou telle résolution représentait souvent un moment de discussion, de confrontation et de décision réelles, car il s'agissait de choisir entre les textes concurrents, éventuellement en les complétant et en les modifiant, ou d'en rédiger collectivement un nouveau³⁰. Telles résolutions pouvaient avoir des conséquences politiques immédiates, influençant, par exemple, la configuration des forces dans les Soviets locaux. La description détaillée de la procédure de vote d'une résolution à l'issue de la commémoration du Dimanche rouge à Velikie Luki (dans la région de Pskov) rend bien compte des tensions et des enjeux qui pouvaient animer des réunions commémoratives et festives :

Le 9 janvier 1918, en mémoire des morts du 9 janvier 1905, il y a eu chez nous à Velikie Luki une manifestation et un meeting de deuil; il y a eu des drapeaux pour l'Assemblée constituante et pour le pouvoir de Soviets, on a manifesté

29. E. Hobsbawm, « The transformation of labour rituals », in E. Hobsbawm, ed., *Workers: Worlds of Labour*, New York: Pantheon Books, 1984, p. 75. Voir également Michèle Perrot qui, parlant des assemblées de grévistes, souligne : « Les assemblées sont rarement des lieux de discussion ou d'étude. En dépit des nombreuses consultations, leur fonction est moins de décision que de communion », M. Perrot, *Les ouvriers en grève : France 1871-1890*, Paris-La Haye : Mouton, 1974, vol. II, p. 594, 595.

30. À titre de comparaison, voir sur la question d'auteurs, collectifs ou individuels, des pétitions et des résolutions paysannes de la première révolution russe : O. G. Buhovec, *Social'nye konflikty i krest'janskaja mental'nost' v Rossijskoj imperii načala xx veka : novye materialy, metody, rezul'taty* [Les conflits sociaux et la mentalité paysanne dans l'Empire russe au début du xx^e siècle : matériaux, sources et résultats nouveaux], M.: Mosgorarhiv, 1996, p. 69-73.

ensemble. Le soir, il y a eu un grand meeting. Une résolution bolchevique a été adoptée. Elle a été votée de la façon suivante : ceux qui étaient pour, devaient se mettre à gauche, ceux qui étaient contre — à droite. Les soldats sont allés à gauche, les ouvriers à droite. Adoptée par une majorité relative³¹.

Ces lignes permettent également de saisir à quel point les célébrations et les rituels politiques pouvaient représenter un moment de division, de décompte et de matérialisation des soutiens, aussi bien pour le pouvoir bolchevique qui cherchait à s'ériger en autorité publique, que pour ses adversaires. Enfin, remarquons par ailleurs la façon dont se fait le vote de la résolution : les participants du meeting à Velikie Luki choisissent de procéder « à la villageoise », c'est-à-dire, de voter en se séparant en groupes³².

La même année, de véritables luttes s'étaient déroulées dans les usines lors des rassemblements ouvriers destinés à préparer la célébration du 1^{er} mai 1918. La résolution finale représentait un enjeu majeur car elle concernait la participation des usines aux manifestations officielles. Le débat portait aussi bien sur la présence des ouvriers dans les rangs du défilé pro-bolchevique, que, le cas échéant, sur les modalités de telle participation, notamment, sur les slogans auxquels les manifestants allaient se joindre. Ainsi, à l'instar de cette célébration particulièrement mitigée, l'adoption de la résolution devenait un moment de prise de parole et de « vote », non seulement au sens propre, mais aussi comme un moyen, pour les participants, de se prononcer, de se rallier à une force ou de se mobiliser en faveur d'une cause³³.

Avec une élimination progressive des adversaires et notamment, avec une interdiction des autres partis socialistes, les alternatives se trouvaient réduites mais, pendant un certain temps encore, les meetings pouvaient toujours donner lieu à l'expression de désaccords et à des détournements, notamment sous forme de résolutions « non orthodoxes ». Non orthodoxes par leur contenu, mais non par leur forme, car aussi bien avant qu'après Octobre, les participants aux mouvements contestataires, en premier lieu aux grèves, avaient largement recours au langage et aux rites « officiels » et formalisés, telle la désignation du président de la séance ou la rédaction des résolutions selon les règles du genre. Les historiens qui se sont intéressés à ce phénomène, y voient une tentative de légitimer les revendications et les actes de contestation³⁴, mais aussi parfois une expression d'autocensure de la part des grévistes.

31. Lettre de E. Lobanov, membre du comité du RSDRP(o) de Velikie Luki, adressée au CC RSDRP(o), publiée dans Z. Galili, A. Nenarokov, eds., *Men'sheviki v 1918 g.* [Les Mencheviks en 1918], M.: Rosspen, 1999, p. 219-222.

32. Voir les remarques d'Orlando Figes sur les procédures des élections de soviets en 1919, O. Figes, « The Village and Volost Soviet Elections of 1919 », *Soviet Studies*, 40(1), janv. 1988, p. 41.

33. E. Koustova, « De la 'fête partisane' à la 'fête d'État'... », p. 67-70.

34. Voir Figes et Kolonitski sur la signification de l'adoption du « langage légaliste », y compris des procédures et des formes symboliques qui le véhiculent, par les ouvriers et les paysans dans la Révolution de 1917, O. Figes, B. Kolonitskii, *Interpreting the Russian Revolution : The Language and Symbols of 1917*, New Haven-London: Yale University Press,

Avec le temps, les mécanismes de pression se mettaient en place et la pratique d'imposition des résolutions « préfabriquées » se diffusait³⁵. Néanmoins, même dans le cas des résolutions sanctionnées et des meetings encadrés par les autorités, la fonction de *vote* restait présente dans les procédures d'adoption des résolutions et dans différentes manifestations publiques bolcheviques. Si l'on veut rester à cette métaphore parlante du vote, il importe toutefois de signaler le passage des « élections à plusieurs candidatures » à un modèle de « plébiscite », où un refus de participer à une manifestation ou de voter une résolution « proposée » par un propagandiste du Parti (c'est-à-dire, dans la plupart des cas, dictée d'après un modèle préétabli), devenait « une arme de faibles »³⁶, un moyen d'exprimer un mécontentement et, peut-être, d'exercer une pression sur les autorités locales. Telle fut notamment la lecture faite par le pouvoir bolchevique qui interprétait ces refus comme une expression d'hostilité de la population, signe d'une situation dangereuse et peu stable dans la région et souvent, preuve de la présence d'opposants politiques, de koulaks ou d'autres ennemis réels ou imaginaires³⁷.

À ce propos, soulignons l'attitude ambiguë des autorités. Celles-ci cherchaient à prévenir les expressions de mécontentement, à contrôler le déroulement des meetings et à encadrer leurs décisions. Mais dans le cas où leurs efforts étaient couronnés de succès, elles déploraient la soumission du public, interprétée comme une expression d'apathie et d'indifférence politique. Aucune satisfaction ne transparaît dans ce rapport de la section d'agit-prop du comité du parti de l'arrondissement de Vyborg à Petrograd rédigé au printemps 1920 :

Il importe de noter une mollesse générale de l'assistance en ce qui concerne les sujets de la propagande abordés lors des réunions. Point de questions aux orateurs. Le plus souvent, les réunions votent la résolution proposée par le conférencier³⁸.

En effet, les résolutions imposées faussaient l'idée de la réalité aux yeux des autorités et ne pouvaient donc pas leur servir de « baromètre » destiné à mesurer « l'état d'esprit » (*nastroenije*) des masses. Cette pratique risquait également de

1999, p. 120-121 et 136-137. En relevant les cas de « formalisation » des résolutions et des réunions contestataires dans les usines de Petrograd en 1918-1920, S. V. Jarov les interprète comme un signe d'« autocensure » de la part des grévistes qui cherchaient ainsi à rester dans le cadre de la légalité et de la modération, S. V. Jarov, « Ljudi i politika » [Les gens et la politique], in Šiškin, *op. cit.*, p. 235.

35. Jarov, « Ljudi i politika », p. 238, 243.

36. Voir J. C. Scott, *Weapons of the Weak: Everyday Forms of Peasant Resistance*, 1987 (1^{re} éd. New Haven-Londres: Yale University Press, 1985) ; *Domination and the Arts of resistance: Hidden Transcripts*, New Haven-Londres: Yale University Press 1990.

37. Ces observations sont basées essentiellement sur les matériaux des rapports analytiques (*svodki*) de la Tcheka de la région de Nižnij Novgorod, notamment : GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 422, f. 8 ; f. 1, inv. 1, d. 428, f. 42 (1919) ; f. 1, inv. 1, d. 932 (1920) ; f. 1, inv. 1, d. 1875, f. 1, 26 verso (1921).

38. Jarov, « Ljudi i politika », p. 236.

compromettre l'effet pédagogique et propagandiste des résolutions sur la société, car à partir du moment où tout le monde connaissait les réalités de leur adoption « unanime », la valeur de l'acte de soutien que devait représenter une résolution, était mise en doute³⁹. Enfin, chez V. A. Nevskij, on trouve un autre argument contre les résolutions imposées d'en haut. En dénonçant les pressions et les ruses utilisées par les organisateurs des meetings pour faire voter la « bonne » résolution, il souligne que l'importance des résolutions résidait avant tout dans le « processus de leur discussion » et dans la « participation » directe de l'assistance⁴⁰. Cette idée fait un écho étonnant aux thèses de chercheurs contemporains qui insistent sur le rôle de ce genre de pratiques en tant que formes d'inclusion dans les nouveaux rites et d'appropriation du « parler bolchevique »⁴¹.

II. La manifestation : le pivot de la fête

La manifestation représente un événement plus complexe et plus compliqué à organiser qu'un meeting. Dans les années 1918-1919, elle était donc un élément souhaitable, mais pas obligatoire. En pratique cependant, elle était très répandue. Et partout où une manifestation avait lieu, elle structurait la fête, organisait autour d'elle son cérémonial, liait les différents éléments de celui-ci et en constituait un pivot. Le programme de la manifestation prévu par les organisateurs en dit probablement le plus sur leurs intentions et sur leurs ambitions, tandis que son déroulement effectif — sur lequel nous disposons de beaucoup moins d'informations — peut rendre le mieux compte du caractère et du succès de la fête.

En l'absence, pour l'instant, de nouvelles formes festives, la manifestation portait la plus lourde « charge » rituelle et c'est dans son cadre que se faisait l'essentiel de recherches du symbolique. En même temps, vues *a posteriori* par les acteurs de cette histoire — témoins, organisateurs ou théoriciens de la fête soviétique —, les manifestations de cette période apparaissaient comme particulièrement sobres, « militarisées », au langage formel extrêmement simple, voire pauvre⁴². Il convient donc d'analyser ici avec une attention particulière leur déroulement, leurs parcours et la composition des cortèges, pour essayer de reconstituer, à partir de ces éléments certes laconiques, le message des manifestations festives.

39. Cet effet pédagogique et propagandiste prenait une importance particulière dans un contexte de conflits et de tensions comme, par exemple, dans le cas des contestations du printemps 1920 à Petrograd, où les résolutions votées par les ouvriers de telle ou telle usine contribuaient à la diffusion du mouvement de protestation à d'autres entreprises ou, au contraire, à l'étouffement du conflit, *id.*, p. 235-239.

40. V. A. Nevskij, *Massovaja političesko-prosvetitel'naja rabota...*, p. 26.

41. Voir notamment S. Kotkin, *Magnetic Mountain: Stalinism as a Civilization*, Berkeley: University of California Press, 1995.

42. A. Piotrovskij, « Hronika leningradskih prazdnestv 1919-1922 gg. » [Chronique des fêtes de Leningrad, 1919-1922], in : *Massovye prazdnestva : Sbornik komiteta sociologičeskogo izučenija iskusstv*, L. : Academia, 1926, p. 57.

Dans les années 1918-1919, une manifestation était prévue pratiquement partout où l'on préparait quelque chose pour la fête. À partir de 1920 et pendant deux ou trois ans, cette pratique fut généralement suspendue par des décisions du pouvoir central. Pendant cette période, d'autres solutions cérémonielles furent expérimentées, surtout dans les villes centrales. Sinon, les célébrations se contentèrent de formes extrêmement modestes et réduites, telles que les meetings dans les arrondissements et dans les entreprises. Puis les manifestations reprurent, présentant nombre de traits nouveaux importants.

Dans les premières années, malgré une diversité cérémonielle relativement grande, nous distinguons deux modèles principaux de déroulement du cortège et de son organisation dans l'espace — que ce soit pour le choix du jour de la manifestation, ou la place qu'on lui attribuait dans le programme des fêtes. Le premier prenait naissance dans les villes centrales, et c'est à Moscou qu'il apparaît le mieux. Le second était courant en province. Avec la même base que le précédent, il pouvait cependant décliner une grande diversité de détails, due à des recherches et à une inventivité locales. Dans d'autres villes et surtout dans les villages, ce modèle apparaissait dans toute sa simplicité initiale.

Généralement, la manifestation avait lieu le premier ou le deuxième jour de la fête, selon les directives du Centre concernant la durée des célébrations ou les « libertés » locales. Dans les deux cas, elle était précédée par des séances solennelles et des meetings, organisés le plus souvent la veille dans les clubs et sur les lieux de travail. Ces réunions représentaient une sorte de préparation à l'entrée dans le moment solennel, assurant un passage du temps du travail à celui de la fête. La manifestation commençait donc dans la matinée, pour durer souvent plusieurs heures. Ceci n'est pas étonnant, si nous prenons en considération la longueur des parcours prévus dans les grandes villes et le temps accordé aux discours qui interrompaient la marche. Une durée trop longue des manifestations, qui devenaient alors « fatigantes et prenaient trop de temps aux ouvriers », était un constat reconnu par leurs organisateurs mêmes⁴³, et des efforts étaient parfois faits pour limiter le temps du parcours. En guise d'exemple, évoquons le programme de la manifestation dans la petite ville de Pavlovo qui, pour le 7 novembre 1919, prévoyait un grand meeting et trois autres plus petits au cours de la manifestation. Un effort fut fait pour réduire la durée de la cérémonie, en limitant à quinze minutes chaque discours (mais il y en avait plusieurs à chaque meeting)⁴⁴.

2.1. Moscou et Petrograd : le « modèle n° 1 »

Le premier modèle d'organisation de la manifestation fut expérimenté dans les années de la guerre civile à Moscou, à Petrograd et dans quelques autres grandes

43. Procès-verbaux de la commission chargée de la préparation de la Journée de propagande à Nižnij Novgorod, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 766, f. 59.

44. Procès-verbal de la commission chargée de la préparation du 2^e anniversaire d'Octobre, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 409, f. 3.

villes. Il allait ensuite être préconisé par les auteurs des instructions et des manuels au cours des années vingt, période de grande diffusion de ce genre de littérature⁴⁵. Selon ce modèle, les participants à la manifestation se rassemblaient le matin du 7 novembre ou du 1^{er} mai dans des lieux spécifiques. Des colonnes étaient formées. Elles passaient par certains points d'importance particulière avant d'arriver au point final où les chefs locaux les attendaient et où un grand rassemblement avait lieu⁴⁶. Un tel type de parcours répondait à la nécessité de gérer l'organisation des colonnes dans les arrondissements, et aussi celle de démontrer la force et le symbolisme de la cérémonie.

Ainsi, le rassemblement central, qui pouvait réunir des dizaines de milliers de personnes, devenait le moment le plus solennel et le plus important de la manifestation et, peut-être, de toute la fête. La manifestation qui passait par la ville traduisait la progression vers le but final. Pour Lunačarskij, qui préconisait ce modèle dans son article publié au printemps 1920, c'était l'apothéose de la fête, le moment de la « transfiguration » du peuple qui, de cette façon, « manifeste son âme devant lui-même », sa puissance, ses sentiments et ses espoirs⁴⁷.

Cependant, en 1918-1919, ce type de procession n'avait pas encore de formes tout à fait stables et élaborées. Ainsi, parfois il n'y avait pas de décision claire sur le choix du point final de la manifestation, ni sur les modes d'organisation du rassemblement central.

Moscou : un accord entre les lieux et les rites

Le point de destination devait posséder une forte valeur symbolique et était choisi avec un soin particulier. Heureux étaient les organisateurs de manifestations dans les villes qui détenaient déjà un tel centre incontestable (et unique). C'était, à quelques détails près, le cas de Moscou. Certes, la place du Soviet (*Sovetskaja ploščad'*) et celle de la Révolution (*Ploščad' Revoljucii*) donnaient également lieu à des rassemblements importants et furent « marquées » le 7 novembre 1918 par l'érection de monuments, à savoir l'Obélisque de la Liberté et le monument à Marx et à Engels. C'est cependant la Place Rouge qui, grâce à ses caractéristiques initiales, et à celles qu'on allait lui conférer, satisfaisait aux requêtes les plus exigeantes. Elle présentait de grands avantages d'ordre urbanistique, notamment sa taille et sa situation centrale, et était également un lieu hautement symbolique. Elle était investie

45. Ne citons que quelques uns des plus importants : O. Beskin, ed., *Kak prazdnovat' Oktjabr' : Posobie dlja gorodskih politprosvetrabotnikov* [Comment fêter Octobre : Manuel pour les travailleurs de l'instruction politique dans les villes], M.-L.: GIZ, 1925 ; E. Rjumin, *Massovye prazdnestva* [Les fêtes de masse], M.-L.: GIZ, 1927 ; V. Žemčužnyj, *Kak organizovat' Oktjabr'skuju demonstraciju* [Comment organiser la manifestation d'Octobre], M.-L., 1927.

46. Žemčužnyj, *Kak organizovat'...*, p. 8-10 ; Rjumin, *Massovye prazdnestva*, p. 42 ; « *Massovoe dejstvo » pervomajskij prazdnik 1932 goda* [« Action de masse », la fête du 1^{er} mai 1932], M.-L.: Učpedgiz, 1932.

47. A. Lunačarskij, « O narodnyh prazdnestvah » [Des fêtes populaires], *Vestnik teatra*, 62, 27 avr. 1920.

symboliquement par le *présent*, grâce à la proximité du Kremlin, « lieu du pouvoir » où étaient rassemblés les dirigeants du Parti et de l'État, et, probablement, par l'*avenir*, le Kremlin étant considéré comme le « *berceau du Komintern* » et de la révolution mondiale⁴⁸. Le *passé* de la tradition nationale et de la mémoire populaire y était très présent, mais le passé révolutionnaire lui manquait. Une solution fut trouvée facilement, grâce à l'installation sur la place près du mur du Kremlin d'un « cimetière fraternel des camarades morts pour la révolution ». Ces tombeaux devinrent l'objet d'une attention particulière de la part des organisateurs des fêtes. Tombés en désuétude dans les mois de l'hiver et du printemps 1918, ils furent rapidement aménagés et décorés pour le 1^{er} mai⁴⁹.

À l'occasion de cette célébration, l'ordre fut donné à tous les manifestants de « passer de façon obligatoire par la Place Rouge ». Arrivés sur la place, les colonnes défilaient devant les tombeaux, les saluaient et rendaient hommage à la mémoire des camarades morts en inclinant les drapeaux et jouant les hymnes funèbres⁵⁰. Pour le 7 novembre 1918, dans le cadre de la réalisation du plan de propagande monumentale (*plan monumental'noj propagandy*), un nouveau pas fut fait avec l'installation en cet endroit d'une plaque commémorative (due au sculpteur S. Kononov) portant l'inscription « À ceux qui sont tombés dans la lutte pour la paix et la fraternité »⁵¹.

La charge symbolique de toute la place fut ainsi confirmée avec pour point de *tension symbolique* majeure les tombes des héros de la lutte révolutionnaire. Dans l'avenir, l'une comme l'autre seraient consolidés par le développement de la dimension commémorative de ce lieu, qui allait trouver sa forme la plus explicite et expressive dans la construction du mausolée de Lénine près des tombeaux et de la plaque. Le jour de la fête, donc, les manifestants se rassemblaient dans leurs arrondissements, dans les endroits désignés par la Commission centrale de la ville. Celle-ci élaborait et publiait un itinéraire détaillé, précisant les horaires et le parcours des colonnes définis dans les arrondissements⁵². À l'exception du 1^{er} mai 1918 où les manifestants étaient passés par la Place Rouge sans s'y arrêter, les autres grandes célébrations des premières années donnèrent lieu à un grand rassemblement sur cette place, comme, par exemple, en 1919 :

Vers midi, le vaste espace de la place Rouge déborde des masses qui y sont venues [...] Les entreprises prennent leurs places et attendent près de la tribune les interventions des chefs du prolétariat et de leurs compagnons de lutte les plus proches.⁵³

48. *Vestnik teatra*, 19, 9 avr. 1919.

49. Correspondance du VCIK, GARF, f. 1235, inv. 79, d. 15, f. 212) ; Tolstoj, éd., *Agitationno-massovoe iskusstvo*..., t. 1, p. 44.

50. *Izvestija*, 82, 25 avr., 88, 3 mai 1918.

51. *Izvestija*, 244, 9 nov. 1918. Un obélisque temporaire y existait déjà au moment de la célébration du 1^{er} mai, *Izvestija*, 88, 3 mai 1918.

52. On retrouve systématiquement ces itinéraires dans les journaux datés de quelques jours avant la fête, par exemple : *Pravda*, 83, 28 avr. et 236, 31 oct. 1918 ; 90, 29 avr. 1919.

53. *Pravda*, 93, 3 mai 1919.

Petrograd : un choix difficile

À Petrograd, des principes similaires étaient utilisés pour la composition de l'itinéraire. La manifestation y commençait dans les quartiers, puis les colonnes des arrondissements arrivaient au centre de la ville, pour participer à un rassemblement central et regagner ensuite leurs quartiers.

Mais dans cette ville, plusieurs endroits se disputaient le rôle de lieu de destination de la manifestation. Cette rivalité symbolique était héritée de 1917, quand les organisateurs des grandioses *Funérailles des victimes de la Révolution* (le 23 mars 1917) avaient hésité entre la place du Palais d'Hiver et le Champ de Mars et avaient finalement opté pour le second choix. Octobre rajouta un troisième concurrent, le Palais Smol'nyj, lieu fortement marqué par la mémoire révolutionnaire bolchevique et par la présence du pouvoir⁵⁴.

En 1918-1919, la préférence fut plutôt donnée au Champ de Mars. La présence des tombeaux et du monument aux Victimes de la Révolution devait jouer un rôle décisif dans ce choix, en raison de l'importance des rites commémoratifs dans les premières célébrations. Ainsi, au cours des quatre principales fêtes de ces années-là, les manifestations arrivaient sur cette place pour assister à des meetings dispersés, comme à Moscou, pour accomplir des rites commémoratifs ou quelques gestes symboliques, des serments, par exemple⁵⁵.

La place du Palais d'Hiver, dans une moindre mesure, et surtout le Smol'nyj jouaient cependant un rôle très important : ils étaient inclus dans le parcours des manifestations et devenaient des lieux de cérémonies solennelles, telles l'inauguration du monument à Marx le 7 novembre 1918 ou les salutations des manifestants par les chefs⁵⁶.

Avec la suspension des manifestations générales au moment du passage à la NEP, la concurrence des lieux ne prit pas fin. Ainsi, le jour du grand *subbotnik*, organisé le 1^{er} mai 1920, les actions symboliques du « travail libéré et joyeux » se déroulèrent sur la place du Palais d'Hiver et sur le Champ de Mars. La répartition de tâches entre les deux endroits était également symbolique, sans qu'il y ait eu, semble-t-il, d'intentions explicites de la part des organisateurs. Sur l'un, on combattait le passé en détruisant l'enceinte du Palais, sur l'autre, on se projetait vers l'avenir en plantant des buissons...

Dans les années 1920, au moment de la reprise des grandes manifestations, la place du Palais d'Hiver, « délivrée » du poids du passé, allait devenir le centre des célébrations. Ainsi, au cours de la célébration du 7 novembre 1922, cette place rebaptisée place Urickij devint le lieu du déroulement de la « fête de la

54. En 1917, les bolcheviks avaient choisi cet édifice pour y installer leur état-major. Après la Révolution, il continua à abriter les dirigeants de la ville.

55. Ainsi, lors de la célébration du 1^{er} mai 1919, les chefs des colonnes de manifestants frappaient sur une enclume installée sur le Champ de Mars, geste qui devait symboliser un serment. Piotrovskij, « Hronika leningradskih prazdnestv 1919-1922 gg. », p. 56.

56. *Izvestija*, 88, 3 mai 1918 ; *Severnaja Kommuna*, 149, 6 nov. 1918 ; *Pravda*, 95, 6 mai 1919 ; Tolstoj, éd., *Agitacionno-massovoe iskusstvo...*, t. 1, p. 41.

Constitution », l'une des composantes centrales du V^e anniversaire⁵⁷. Le Champ de Mars avec les tombeaux des victimes de la Révolution devait cependant garder un rôle important dans les célébrations révolutionnaires de Petrograd.

2.2. La manifestation en province

Alors que Moscou incarnait le premier modèle de parcours de la manifestation, articulé autour d'un centre symbolique unique, Petrograd, avec ses « hésitations » entre de multiples centres de célébrations, se plaçait ainsi entre deux types d'organisation de la manifestation. Le second modèle, en revanche, était caractéristique des villes et des villages de province. Partout où l'on dispose de données, l'ordre était identique : rassemblement des manifestants sur une place, défilé de la manifestation à travers la ville, avec des arrêts donnant lieu à des discours, le tout clôturé par un dernier meeting important.

L'omniprésence de ce type d'organisation s'explique avant tout par un héritage de la tradition ouvrière d'avant la Révolution. Dans la Russie tsariste, les manifestations du 1^{er} mai ouvrier se déroulaient selon les mêmes principes⁵⁸. Des ressemblances avec la procession de la croix ont été également observées par les contemporains aussi bien que par les chercheurs aujourd'hui⁵⁹. Mais s'il s'agissait d'une influence, celle-ci devait être bien antérieure à la Révolution. Enfin, quelques autres facteurs, y compris ceux d'ordre urbanistique, incitaient à opter pour ce type de parcours.

Si dans la plupart des villes de province, la manifestation « visitait » plusieurs lieux, ce n'était pas tant à cause d'une richesse en lieux hautement symboliques, mais plutôt en raison de l'absence de ceux-ci, un manque auquel s'ajoutaient, la pauvreté des formes d'expression cérémonielles à la disposition des organisateurs locaux ainsi que le besoin et la volonté chez certains d'enrichir ces moyens. Manquant d'appuis symboliques dans la topographie, le cortège révolutionnaire en province parcourait la ville, cherchant à recueillir (et à construire) une par une des « significations » qui, ailleurs, étaient concentrées en un seul lieu. Ayant à sa disposition des procédés extrêmement laconiques — bien qu'ils consistaient en une profusion de paroles —, le *peuple révolutionnaire en fête* se mettait en chemin, espérant trouver dans le mouvement ce qui lui manquait dans les rassemblements statiques. La « visite » de plusieurs lieux pouvait également permettre parfois de trouver des gestes nouveaux pour enrichir, voire créer le rituel de ces mêmes rassemblements. Enfin, la seule multiplication de ces derniers — c'était là, semble-t-il, le cas le plus fréquent — ne faisait-elle pas espérer de plus grands effets de la parole ?

57. Piotrovskij, *art. cit.*, p. 79, 80.

58. *Pervoe maja v carskoj Rossii, 1890-1916* [Le 1^{er} mai dans la Russie tsariste, 1890-1916], M., 1939, p. 59, 98, 104.

59. H. De Man, *Au-delà du Marxisme*, (trad. de l'allemand), Bruxelles: L'Églantine, 1927, p. 136 ; Ch. A. P. Binns, « The Changing Face of Power : Revolution and Accommodation in the Development of the Soviet Ceremonial System », *Man* 14 (4), 1979 ; 15 (1), 1980, p. 589 ; V. Glebkin, *Ritual v sovetskij kul'ture* [Les rites dans la culture soviétique], M., 1998, p. 97.

Aussi, la recherche de gestes qui accompagnaient la manifestation allait-elle de pair avec l'élaboration de ses parcours. Dans cette dernière sphère, une solution était la plus courante. Il s'agissait de faire passer la manifestation par les lieux du nouveau pouvoir. Ainsi, par exemple, à Pavlov (région de Nižnij Novgorod) le 7 novembre 1918, la manifestation avait-elle commencé par un rassemblement devant le bâtiment du Comité exécutif du Soviet du district, puis elle s'était dirigée vers le Comité du Parti pour un nouveau meeting, pour passer ensuite devant la « Première Maison du Soviet », avant de s'achever par un « grand meeting » dans le « petit jardin Trotskij » (*sadik imeni Trockogo*)⁶⁰. D'autres lieux de ce type, tels que les bâtiments occupés par le Commissariat militaire du district ou par la Section du NKP, pouvaient être inclus dans le parcours, reflétant les implantations du pouvoir soviétique dans les villes et les villages russes, témoignant parfois d'un rapport de forces entre différentes institutions ou du degré de leur implication dans l'organisation de la fête⁶¹. Cette mise en scène topographique du pouvoir révolutionnaire offrait également la possibilité de varier quelque peu le déroulement de la manifestation, les arrêts devant les administrations donnant lieu non seulement à des discours, mais aussi aux « salutations solennelles » des manifestants par les chefs de ces organes, des salutations « accueillies avec joie par les masses », comme le notait l'auteur d'un rapport⁶².

Dans les villes plus importantes, et surtout là où il y avait eu auparavant des événements liés à l'histoire du mouvement révolutionnaire, les parcours étaient souvent plus variés et marqués davantage par un symbolisme de type commémoratif. Ainsi, à Vitebsk, tout au long des années 1920, les manifestations avaient repris le même itinéraire peu pratique — car trop long et trop compliqué — mais plein de sens. Tracé à l'occasion de la « fête de la Révolution » en mars 1917, il parcourait les lieux de la Révolution de 1905, cette dernière ayant donné lieu dans cette ville à des barricades et des manifestations⁶³.

Si une tradition locale faisait défaut, elle pouvait être inventée, d'autant plus que durant la guerre civile, les occasions pour la création des nouveaux cultes de héros tombés ne manquaient pas... Dans un bourg ouvrier, la manifestation du 22 janvier 1919, consacrée à la mémoire du 9 janvier 1905 et à l'assassinat de Karl Liebknecht et de Rosa Luxembourg, commença sur le lieu du meurtre d'un militant local par un discours prononcé par le frère du défunt⁶⁴. Ainsi, l'universel et le local, le passé et le

60. Procès-verbaux et compte rendu de la Commission d'Octobre de Pavlov, 7 novembre 1919, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 409, f. 2, 3, 5, 47, 48.

61. Programme de la célébration du 7 novembre 1918 à Kovrov et dans le district, GARF, f. 393, inv. 2, d. 29, f. 17 ; compte rendu de la célébration de la Journée de la Propagande à Sergač, le 7 septembre 1919, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 426, f. 9.

62. Programme de la célébration du 23 février à Voskresensk, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 423, f. 1.

63. L. V. Mihnevič, « Vitebskie uličnye prazdnestva 1917-1923 godov » [Les fêtes de rue à Vitebsk dans les années 1917-1923], in : *Russkij avangard 1910h — 1920h godov i teatr* [Les avant-gardes russes de 1910 à 1920 et le théâtre], SPb. : D. Bulanin, 2000, p. 145.

64. Procès-verbaux des meetings consacrés à la mémoire du 9 janvier 1905 et à l'assassinat de K. Liebknecht et de R. Luxembourg, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 441, f. 25, 26.

présent se trouvaient rassemblés en un seul acte. Ce type de rites témoignait d'initiatives spontanées et d'une « recherche rituelle » à la base, du moins parmi les activistes locaux. Comparé à de nombreuses actions de la propagande soviétique, si souvent accusées de revêtir un caractère « abstrait » et étranger aux masses, il devait sans doute posséder un potentiel symbolique majeur.

2.3. La manifestation révolutionnaire à la recherche des symboles et des rituels

Dans les premières expérimentations, les organisateurs des « grandes » célébrations au centre et des « petites » à la périphérie étaient souvent confrontés à des problèmes et des défis similaires. Leurs trouvailles pouvaient également être similaires, témoignant d'une logique commune, comme c'était le cas des rites commémoratifs présents dans la plupart des célébrations de ces années. D'autres, sans doute, relevaient de l'imitation, avec des organisateurs locaux cherchant à faire « comme dans la capitale »⁶⁵. Publiant des détails de préparatifs de la fête à Moscou et à Petrograd, la presse centrale contribuait à la diffusion d'exemples, de modèles et de modes. Il est vrai que le pouvoir central avait également fait des tentatives plus explicites pour suggérer ou pour ordonner quelques modèles.

Le plan de propagande monumentale et la recherche du symbolique

Le plan de propagande monumentale est un exemple d'une telle suggestion qui eut du succès. Celui-ci fut très probablement renforcé, voire déterminé par l'existence de tendances spontanées qui allaient dans le même sens.

Le 7 novembre 1918, à Moscou, à Petrograd, Kaluga, Novaja Ladoga et même dans le village de Petrovskoe dans la région de Saratov, des cérémonies solennelles se déroulèrent autour des nouveaux monuments⁶⁶. Qu'il se fût agi d'inaugurer, ou, faute de temps et de moyens, de poser seulement la première pierre, peu importait. Cet acte donnait à la célébration révolutionnaire ce qui souvent lui manquait tellement, un geste symbolique, une rupture de la quotidienneté — car les meetings pouvaient eux aussi faire partie de cette dernière —, un signe d'enracinement dans l'espace et dans le temps. À Moscou, les cérémonies d'inauguration revêtirent un caractère particulièrement solennel, devenant un véritable centre symbolique de la manifestation et des rassemblements, du rassemblement central avant tout, car l'une des inaugurations eut lieu sur la Place Rouge, en présence des manifestants et des chefs du Parti et de l'État :

La procession s'approche de la plaque. L'orchestre interprète une marche funèbre. Tous les drapeaux s'abaissent. Le moment est solennel. [...] Le camarade Lenin monte vers la plaque et l'inaugure [...] La marche funèbre terminée,

65. *Severnaja Kommuna*, 138, 24 oct. 1918.

66. *Severnaja Kommuna*, 141, 27 oct., 155, 16 nov. 1918 ; *Pravda*, 230, 24 oct. 1918.

le camarade Lenin monte sur la tribune. [...] Toute la place répond à son chef par une longue ovation [...] Le cérémonial commence : les colonnes passent devant la plaque.⁶⁷

Au retour de la Place Rouge, les manifestants allaient participer à l'inauguration des monuments dans leurs arrondissements et à des meetings qui accompagnaient ces actes.

Ce jour-là, le *plan* était à son sommet, du moins pour la partie qui le liait aux célébrations révolutionnaires. Des inaugurations de quelques autres monuments eurent lieu à Moscou et à Petrograd dans les mois qui suivirent. Parfois, elles furent intégrées dans les célébrations postérieures, dans ces villes et en province, sans occuper cependant une place aussi importante dans le cérémonial festif.

Un autre élément prévu par le *plan* et lié aux parcours des manifestations connut une diffusion importante dans les célébrations de 1918, surtout à l'occasion du premier anniversaire de la Révolution. Le décret du 12 avril évoquait un changement des noms des rues, mais la « révolution toponymique » qui éclata en Russie en 1918 témoigne de l'existence d'un mouvement spontané. Ainsi, dans la correspondance du Commissariat aux affaires intérieures avec les soviets de province, nous trouvons des traces d'initiatives précoces, datées de l'hiver 1918⁶⁸. Plusieurs changements de noms furent opérés à l'occasion de la célébration du 7 novembre, fournissant à celle-ci un nouveau cadre toponymique, une nouvelle symbolique de l'espace. La ville restait la même, la manifestation avait toujours comme fond les mêmes églises, les mêmes palais, les mêmes lieux marqués par le passé : l'installation des soviets, des comités du Parti ou des clubs ouvriers dans les anciens hôtels particuliers du centre ne pouvait pas tout changer⁶⁹. Mais désormais, la « rue de la Noblesse » devenait celle « des Paysans pauvres », celle « du Fusil », la rue « de la Paix », celle « des Philistins » (*Mešanskaja*), la rue « des Citoyens », etc. Là où la logique de l'inversion de sens ou celle de l'analogie historique (à Petrograd, par exemple, les rues où les attentats contre les tsars avaient été perpétrés, reçurent les noms des révolutionnaires auteurs de ces actes terroristes) ne pouvaient pas fonctionner, l'imagination était sollicitée. Celle-ci incitait à rebaptiser la « rue Ivan » en « rue Socialiste » et la rue « Nicolas » en « rue Marat »⁷⁰. Grâce à cette liberté toponymique, les organisateurs des célébrations révolutionnaires se trouvaient dans une situation exceptionnelle. Ils avaient la possibilité non pas de « réciter un récit, [...] légende, mythe déjà inscrit dans l'ordre des lieux et de leurs noms »⁷¹, comme le

67. *Izvestija*, 244, 9 nov. 1918.

68. GARF, f. 393, inv. 1, d. 81.

69. La décoration festive des bâtiments, avant tout par les drapeaux rouges, représentant l'une des grandes passions des organisateurs de tous les niveaux, visait entre autres, à transformer la ville ancienne et quotidienne.

70. Ces exemples viennent de Petrograd où un grand changement de noms eut lieu en novembre 1918, *Severnaja Kommuna*, 152, 13 nov. 1918.

71. L. Marin, « Une mise en signification de l'espace social : manifestation, cortège, défilé, procession », in *id.*, *De la représentation*, P. : Seuil, 1994, p. 55.

faisait la plupart de leurs « collègues », organisateurs de processions dans des lieux et des circonstances différentes, mais de *créer* un récit nouveau à partir d'éléments, c'est-à-dire de noms de lieux, nouveaux.

Cette possibilité théorique a-t-elle été utilisée ? On trouve, certes, une « armée des impitoyables » se dirigeant par l'*avenue Marx* vers la *place des Impitoyables* dans une ville qui, de *Staraja Ladoga* [Vieille Ladoga], était devenue *Novaja Ladoga* [Nouvelle Ladoga]⁷². Dans une autre ville, la manifestation part de la *place du Soviet* pour emprunter la *rue des Barricades* et entrer ensuite dans celle de la *Liberté*. Dans ce dernier cas, le « récit » semble être bien plus clair et cohérent, la manifestation se déroulant à Sormovo, une banlieue industrielle de Nižnij Novgorod et un des lieux de la Première Révolution russe. Cette célébration incluait d'ailleurs l'inauguration de la plaque commémorative dédiée à la mémoire de 1905⁷³. Dans d'autres villes cependant, des manifestations continuaient à arpenter des rues et des places « de l'Archange » et « du Marché », « d'Alexandre » et « de la Gare »⁷⁴.

Un changement de noms énergique et rapide pouvait, sans doute, témoigner des ambitions ou d'un élan iconoclaste des pouvoirs locaux. Mais il pouvait parfois être dû à quelque chose d'autre, à l'opposé de l'activité et de l'engagement, du moins quand il s'agissait des « rues du Socialisme », des « avenues Marx » ou des « places du Soviet » que, bientôt, on allait trouver partout. En effet, changer de noms pouvait être un geste relativement facile : il ne demandait pas de grandes dépenses matérielles (voire aucune), ni souvent de longues recherches. Le résultat, du moins sur le papier, par exemple, comme on le lit dans les rapports envoyés aux supérieurs ou publiés dans les journaux, était obtenu immédiatement, la manifestation arrivant désormais dans un « petit jardin Trotskij »...

La composition, la décoration et l'animation des cortèges

La quête d'une symbolique poursuivie par les organisateurs les amenait à s'intéresser au corps même de la manifestation. Avant d'évoquer les premières expériences en matière de décoration et d'animation des cortèges, il convient de s'adresser à cette source « naturelle » de symbolique que constitue la composition de cortèges.

Il n'est pas rare de trouver dans nos sources (procès-verbaux des commissions festives, programmes de célébrations ou leurs descriptions publiées dans les journaux ou envoyées sous forme de rapports aux instances supérieures), des plans de cortèges très élaborés, pouvant inclure jusqu'à vingt ou vingt-cinq positions. Dans

72. *Severnaja Kommuna*, 155, 16 nov. 1918.

73. Procès-verbal de la commission du 1^{er} mai 1919, Sormovo, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 766, f. 21.

74. Programme de la célébration du 7 novembre 1918 à Lodejnoe Pole, GARF, f. 393, inv. 3, d. 253, f. 125.

cette organisation minutieuse, au moins sur le papier, nous devinons une volonté de construire des catégories, capables de structurer la nouvelle société, de nommer et de décrire ses composantes. Ces données s'avèrent cependant insuffisantes, en premier lieu du point de vue quantitatif, pour conclure à une mise en scène d'une hiérarchie précise, unique et univoque : en effet, aucun modèle universel n'en ressort, tous les organisateurs cherchant quelque chose et leurs trouvailles étant souvent différentes les unes des autres et, surtout, interprétables de plusieurs façons. Il est cependant tout à fait possible de discerner quelques tendances majeures. Ainsi, à la fin du cortège, nous trouvons les employés soviétiques (*sovetskie služasie*), suivis parfois par les travailleurs de la culture (*rabotniki kul'tury*) et les enseignants — ces derniers ayant cependant quelques chances d'être promus vers les premiers rangs quand ils accompagnent les enfants — voire les médecins et le corps sanitaire, relégués au limes, là où commence « le reste du public » (*ostal'naja publika*), symbole du flou, de l'indéfinissable, du non-structurable et du potentiellement hostile... C'est ainsi que les employés soviétiques, dont ne peut se passer aucun scénario festif, servent d'une sorte de « bouc émissaire » de la fête soviétique : toujours les premiers à être mobilisés, ils ne sont jamais valorisés⁷⁵.

De façon générale, le milieu du cortège est composé par les ouvriers, encadrés par les syndicats et répartis par entreprises et par métiers — choix qui, avec les années, sera de plus en plus mis en scène grâce aux représentations symboliques de leurs appartenances professionnelles et à l'aide de moyens artistiques tels que les affiches, les tableaux vivants ou les « agit-automobiles ». Quand les sources le permettent, il est intéressant d'étudier l'ordre dans lequel se suivent les différents syndicats ouvriers ou les usines, car, tout comme la présence des représentants d'une entreprise industrielle particulière au sein de la commission chargée de l'organisation des fêtes dans la ville, il peut en dire long sur la construction des appuis, la mise en place du pouvoir soviétique et le rapport de forces à l'échelle locale, entre les différents acteurs et institutions.

Paradoxalement, plus on est proche de la tête de la manifestation, plus les divergences et les variations sont grandes. Il s'agissait, en effet, d'attribuer la « place d'honneur », située derrière l'orchestre qui ouvrait le cortège. Dans la plupart des cas, nous y retrouvons, l'un des trois ou quatre principaux « prétendants » : le soviétique et/ou le Parti, l'armée, les enfants. Entre le soviétique et le Parti, l'ordre n'était pas clair et leur place dans la procession n'était pas non plus fixée (pouvant aller de la tête de la manifestation jusqu'à une place modeste entre les syndicats et les « travailleurs de la culture »⁷⁶), sans que la tendance à les placer au début du cortège ne soit démentie. Quant aux enfants, ils présentaient un double avantage : élément

75. Programme de la célébration du 7 novembre 1918 à Kovrov, GARF, f. 393, inv. 2, d. 29, f. 17 ; Programme de la célébration du 7 novembre 1918 à Lodejnoe Pole, GARF, f. 393, inv. 3, d. 253, f. 125 ; Programme de la fête du 1^{er} mai 1919 à Pavlov, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 409, f. 2 verso ; *Pravda*, 241, 6 nov. 1918.

76. Ce dernier cas, attesté à Petrograd dans le contexte particulier de la célébration du 1^{er} mai 1918 — dernière célébration soviétique à laquelle des partis non bolcheviques pouvaient encore participer — représente plutôt une exception.

au fort potentiel symbolique (qui n'échappera guère aux organisateurs de fêtes soviétiques, même si, contrairement à leurs « collègues » français, ils développeront rarement une véritable rhétorique des âges de la vie), ils étaient aussi une force facilement mobilisable à travers les écoles et avec l'aide des instituteurs, dont le soutien, en 1918 ou en 1919, restait encore souvent à gagner...⁷⁷ Notons à ce sujet, que tout comme en France au moment des grandes célébrations républicaines, dans la Russie Soviétique, les « professionnels de la médiation »⁷⁸, en premier lieu les instituteurs, se voyaient investis d'un rôle important dans les fêtes. Ils étaient sollicités à tout moment des préparatifs pour enseigner des chants révolutionnaires aux enfants, leur expliquer la signification de l'événement célébré, les prendre en charge le jour de la fête, en amenant les plus grands à la manifestation ou en organisant une matinée à l'école pour les plus petits, mais aussi pour ouvrir les portes de l'école à un meeting général — faute d'un autre bâtiment public suffisamment grand — ou encore offrir au public adulte un spectacle d'amateurs le soir de la fête⁷⁹. Pendant les premières années, l'engagement du corps enseignant pouvait même représenter, avant tout dans les villages, une question de vie ou de mort pour les célébrations bolcheviques, car en l'absence d'autres appuis, aussi bien pour l'organisation que pour la réalisation de la fête, les instituteurs s'avéraient les seules personnes capables de porter la célébration à la campagne, avec les élèves comme principaux, voire seuls participants⁸⁰.

Enfin, après quelques hésitations et polémiques en 1918, l'Armée rouge trouva une place importante et valorisée au sein des manifestations. Sa présence à la tête des cortèges était certes due aux mêmes raisons que celle des élèves (force organisée et par définition mobilisable, charge symbolique que la guerre civile ne fera que développer...), mais aussi à son poids dans les rapports de force locaux, les jeux et les conflits de pouvoir, qui débordaient parfois du cadre institutionnel pour devenir explicites, sinon publics dans les célébrations⁸¹.

77. Cf. Figes et Kolonitskij sur le rôle des instituteurs comme agents de communication avec les paysans en 1917, *Interpreting the Russian Revolution...*, p. 133.

78. Cf. sur le rôle de tels « médiateurs » en France : P. Ory, *Une nation pour mémoire. 1889, 1939, 1989 : trois jubilés révolutionnaires*, P. : Presses de la FNSP, 1992, p. 26.

79. *Pravda*, 249, 17 nov. 1918 ; Compte rendu des célébrations organisées dans le district de Voskresensk en 1919, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 423, f. 5 ; Procès-verbal de la commission d'organisation du 2^e anniversaire d'Octobre, district de Lukojanovsk, GOPANO, f. 1, inv. 1 ; d. 428, f. 15 et 57.

80. Le fait que dans les villages la participation des masses à la fête se limite aux écoliers avec les enseignants, et parfois quelques fonctionnaires, est souvent déploré par les rapporteurs, Compte rendu des célébrations organisées dans le district de Voskresensk en 1919, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 423, f. 6 ; Plan de la célébration du 1^{er} mai 1919, région de Nižnij Novgorod, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 766, f. 24 verso ; *Prazdnik propagandy* [Fête de la Propagande], M. : GIZ (série « Vneškol'nyj otdel. Biblioteka vneškol'nika », 3), 1920, p. 10.

81. Nous trouvons un exemple évocateur d'une telle situation dans la célébration du 7 novembre 1919 à Nižnij Novgorod où un conflit se noua autour du rôle de l'armée dans la manifestation et de la place — jugée comme insatisfaisante par les intéressés — accordée

En raison de son caractère « agonistique », la manifestation ouvrière traditionnelle faisait une utilisation minimale des éléments décoratifs et symboliques. À partir des « fêtes de la Révolution » de 1917, des tentatives, sans doute limitées, furent faites pour changer l'aspect visuel des cortèges festifs et développer leur potentiel symbolique. Les drapeaux rouges et les banderoles portant des mots d'ordre prédominaient, mais nous trouvons également quelques bannières (*stjag*) ou des affiches peintes par des artistes professionnels ou amateurs. Comme dans d'autres sphères où un art de la Révolution était en train de chercher ses principes et ses procédés figuratifs, la variété de styles et de sujets était grande. Elle faisait voisiner des allégories féminines de la Liberté et des locomotives de la Révolution mondiale, des soldats portant couronnes de laurier et glaives et des emblèmes du travail cubistes⁸².

Une autre direction du travail menait aux premières expériences de la théâtralisation des processions, grâce à l'introduction de groupes costumés et de « tableaux vivants » représentant, par exemple, la solidarité des ouvriers du monde entier, l'union de la campagne avec la ville ou les peuples de la Russie⁸³. Plus tard, ces groupes transportés par des voitures allaient recevoir le nom bien moderne d'« agitaautomobiles » (*agitavtomobili*), mais pour lors, ils répondaient encore à leur appellation traditionnelle de « chars » (*kolesnicy*), chers aux organisateurs des fêtes les plus diverses⁸⁴. En Russie, l'amour pour les *chars symboliques* était partagé par les organisateurs de la fête du 1^{er} mai dans une petite ville de la région de Nižnij Novgorod et par une *Commission artistique* auprès du *Commissariat à l'instruction publique* à Petrograd. À Pavlov, on allait mettre en scène « Le triomphe de la Révolution sur le Capital »⁸⁵. À Petrograd, les artistes préparaient un « grandiose cortège de chars » :

devant, il y aura quatre chars qui symbolisent la vie sous l'ancien régime. Ici, il y aura un dragon qui doit personnifier l'ordre capitaliste, un aigle bicéphale; un

aux syndicats. L'intérêt de ce cas est notamment dans la forme explicite du conflit : le jour de la fête, les syndicats en effet finirent par quitter la manifestation, lésés par l'absence d'orchestre, pourtant promis pour leur colonne, par un manque de place pour tous leurs manifestants à l'intérieur du Kremlin (occupé par les troupes), enfin, par le fait que lors de son passage devant le « Palais de la liberté » l'armée ait été saluée trois fois par les dirigeants de la ville, alors que les syndicats pas une seule...., GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 358, f. 65.

82. Cf. de nombreux matériaux iconographiques provenant des célébrations à Moscou et à Petrograd dans : Tolstoj éd., *Agitacionno-massovoe iskusstvo*..., t. 2 (par exemple, ill. 14, 15, 19, 118-121, 151-154). Sur la recherche du style par les peintres de la Révolution, cf. : A. S. Gusin, *Izo-iskusstvo v massovyh prazdnestvah i demonstracijah* [Les arts figuratifs dans les fêtes et les manifestations de masse], M. : HIAO, 1930, p. 10-13 ; F.-X. Coquin, « L'affiche révolutionnaire soviétique (1918-1921) : mythes et réalités », in *Tsarisme, bolchevisme, stalinisme : vingt regards d'historiens*, P. : Institut d'études slaves, 1990, p. 180-201.

83. Tolstoj, éd., *op. cit.*, t. 2, ill. 160-164, 168, 169, 171.

84. Sur la popularité des chars symboliques en Europe à la fin du XIX^e siècle et sur leur reprise ensuite dans les fêtes communistes des années 1930, voir Ory, *Une nation pour mémoire*..., p. 100.

85. Programme de la fête du 1^{er} mai 1919 à Pavlov, GOPANO, f. 1, inv. 1, d. 409, f. 5.

char qui représente les classes, les états (*soslovija*) et les vieilleseries de tout l'Ancien régime. Une borne frontière les séparera des chars du « monde nouveau » où il y aura un char du travail et une image générale.⁸⁶

Ainsi, cherchait-on à exprimer l'« essence » de deux mondes opposés et à signifier la rupture avec le passé de la manière la plus claire possible.

Il ne faudrait cependant pas surestimer l'ampleur de l'introduction des éléments artistiques et théâtralisés dans les premières manifestations festives dans la Russie soviétique. Même si elle est attestée en dehors de Moscou et de Petrograd, leur présence restait limitée, y compris dans les deux villes principales. Pour un développement important de cet aspect des célébrations, il faudra attendre le milieu des années 1920 et une participation des cercles auto-actifs à l'animation des fêtes.

Le meeting et la manifestation revêtaient diverses formes répondant à des fonctions bien précises qui jouèrent, chacune à sa manière, des rôles particuliers dans la célébration révolutionnaire. Tous deux furent empruntés à la tradition du mouvement ouvrier et révolutionnaire. Les meetings mirent au cœur de la fête des années 1918-1920 la parole avant le geste, la volonté de convaincre par le verbe, celle de trouver une adhésion par le vote de motion ; ils reprenaient parfois également la fonction de contestation. Les différents éléments de ces meetings et notamment, le verbe qui les animait, avaient une fonction performative et des formes encore peu ritualisées. Les manifestations contribuèrent à conquérir et modeler l'espace urbain, à déterminer les lieux symboles du nouveau pouvoir ou de l'histoire révolutionnaire, mais aussi à définir et classer le corps social en de multiples groupes, qui devaient fournir les éléments constitutifs d'une société postrévolutionnaire naissante en quête de nouvelles hiérarchies.

Ces fonctions ne pouvaient cependant pas être constamment renouvelées : une fois l'histoire dite, une fois l'adhésion recherchée imposée plutôt qu'acquise, une fois la volonté de convaincre devenue devoir d'affirmer d'un côté et d'accepter de l'autre, tant manifestation que meeting ne pouvaient plus se dérouler de la même manière. L'usage d'un procédé protestataire qui avait fourni dans les représentations révolutionnaires le creuset de la prise du pouvoir, ne pouvait pas conserver longtemps des attributs susceptibles de se retourner facilement contre ceux qui organisaient ces fêtes avec l'objectif d'obtenir et de mettre en scène l'adhésion, de construire et d'offrir l'histoire.

Si la parole ou le geste gardaient leurs rôles, ils devaient être ritualisés, et cette spontanéité — constamment prônée et encouragée — devait être canalisée. Les parcours allaient être figés dans une géographie en passe d'être établie de l'espace urbain. Au fur et à mesure que les hiérarchies étaient définies, les cortèges cessaient d'être un lieu de négociations de telles hiérarchies, ils n'avaient plus pour fonction la

86. *Petrogradskaja pravda* 75, 25 avr. 1919.

ségrégation, l'exclusion ou la recherche d'une union impossible, mais simplement la mise en scène d'une société construite selon un ordre légitime et accepté — ou censé l'être — de tous. Le geste prenait la place de la parole et le passage devant une tribune centrale des manifestations remplaçait la multiplicité des lieux d'une prise de parole au sein de la foule rappelant les épisodes révolutionnaires. La fonction performative de la fête ne pouvait que disparaître au profit d'un formalisme qu'il fallait élaborer à partir de tous ces éléments constitutifs, puis figer en un modèle unique.

Mais avant que ce modèle ne s'établît définitivement, il fallait encore en passer par la crise du modèle festif issu des traditions ouvrières et de la Révolution. Les signes d'une telle crise étaient rassemblés à un moment charnière de l'histoire soviétique, c'est-à-dire à la sortie de la guerre civile : masses lassées par les célébrations qui étaient fondues dans les journées, les semaines, les mois consacrés aux innombrables campagnes de propagande, responsables désireux d'une pédagogie plus explicite et efficace, meetings et manifestations perdant leur sens originel à force d'être canalisés... Cette énumération montre bien qu'il s'agissait de l'expression de la crise beaucoup plus générale qui toucha tout le système de communication et de propagande bolchevique au moment de la transition entre la période révolutionnaire et la NEP.

*Centre d'études des mondes russe, caucasien et centre-européen,
EHESS*

Emilia.Koustova@ehess.fr